L'assassinat de Léon TROTSKY

PUBLICATIONS DU
Secrétariat de la IVe Internationale

Sommaire

A la mémoire de Léon Trotsky.

Staline veut ma mort,
par L. TROTSKY

La tentative d'assassinat du 24 mai,
par Joseph HANSEN

Comment c'est arrivé,
par Natalie TROTSKY

Avec Trotsky, jusqu'au dernier moment,
par Joseph HANSEN

Lev Davidovitch,
par Karl MEYER

L'assassinat de Léon TROTSKY

PUBLICATIONS DU
Secrétariat de la IVe Internationale

A LA MÉMOIRE DE LÉON TROTSKY

SIX années se sont écoulées depuis que l'agent du Guépéou « Frank Jacson », alias Jacques Mornard, assassinait au Mexique, en août 1940, Léon Trotsky.

Cet acte abominable constitue en quelque sorte le couronnement de la longue série de crimes perpétrés depuis 1927 par la réaction thermidorienne en U.R.S.S. contre l'aile prolétarienne du mouvement communiste international, et particulièrement contre la vieille garde du parti bolchevik russe.

Après Zinoviev, Kamenev, Boukharine et l'interminable suite des physionomies les plus marquantes de la Révolution russe de 1917 et de la guerre civile, Staline a obtenu enfin l'extermination physique de Léon Trotsky.

Cette lutte à mort qui, presque aussitôt après la disparition de Lénine en 1924, commence au sein du parti bolchevik russe pour s'étendre, après 1927, dans toute l'Internationale communiste, qui a imposé des souffrances inouïes à des dizaines de milliers de militants prolétariens, qui se poursuivit en dehors de l'U.R.S.S., en Espagne, en France, en Grèce, en Bulgarie, etc., et qui a coûté la vie de plusieurs d'entre eux, a un sens historique très défini. La barbarie stalinienne qui a remplacé, tant dans le parti de Lénine en U.R.S.S. que dans les partis communistes de l'ensemble du mouvement ouvrier du monde entier, l'arme de la lutte idéologique par la calomnie, la falsification, la violence et l'assassinat et qui tente d'y acclimater ces méthodes n'est en dernière analyse qu'un reflet du pourrissement avancé du monde capitaliste et du retard de la révolution socialiste mondiale.

Dans cette lutte contre l'aile révolutionnaire du mouvement ouvrier, la réaction stalinienne ne défend pas « l'ordre socialiste contre les agents de la réaction capitaliste et fasciste », mais simplement ses intérêts propres en tant que caste privilégiée bureaucratique qui a pris naissance parasitiquement sur le corps du premier Etat prolétarien établi par la Révolution de 1917.

Les dilettantes de la politique prolétarienne, des intellectuels petits bourgeois « dégoûtés » de « l'immoralité organique du bolchevisme » qui identifient, soit par ignorance plate, soit volontairement pour leurs buts réactionnaires, le bolchevisme de Lénine avec la caricature totalitaire de Staline, et ce dernier avec la continuation de la tradition léniniste de Trotsky, peuvent ne pas voir autre chose dans cette lutte que des « querelles sordides personnelles » d' « antagonisme de fraction » visant au monopole du pouvoir en U.R.S.S., dans le parti, et l'Internationale.

Mais le prolétariat révolutionnaire reconnaît déjà, et reconnaîtra de plus en plus facilement, aidé par l'évolution des événements, que la

lutte du stalinisme contre le trotskysme n'avait pas historiquement une importance moindre que la lutte des marxistes révolutionnaires de la IIe Internationale, de Lénine à Rosa Luxembourg, contre le pourrissement réformiste de sa direction. Comme jadis, du sort de cette lutte dépend le sort du mouvement ouvrier et du socialisme.

⁂

Examiné sous cette lumière, l'assassinat de Léon Trotsky équivalait à un coup terrible porté contre les forces de la révolution prolétarienne.

Léon Trotsky, incarnant dans son œuvre théorique et pratique l'expression conséquente du marxisme révolutionnaire, représentait, dans notre époque caractérisée par l'exacerbation des contradictions de la phase impérialiste du capitalisme et par la dégénérescence avancée de l'Etat ouvrier, à lui tout seul un capital énorme pour la Révolution.

Le marxisme n'élimine pas de l'histoire le rôle de la personnalité, il lui trace simplement les limites de son intervention en tant qu'instrument historique.

En certains moments, le rôle d'une personnalité peut être même décisif, comme fut le cas du retour de Lénine en Russie, en mars 1917, qui changea l'orientation du parti bolchevik et lui permit de conduire les masses vers la prise du pouvoir.

Trotsky représentait une des forces les plus agissantes de la Révolution prolétarienne à notre époque. A l'exemple de tous les grands leaders du mouvement prolétarien depuis Marx, Trotsky ne sépara pas le travail théorique de son activité pratique révolutionnaire quotidienne.

Le mouvement ouvrier ne lui doit pas seulement l'enrichissement de la doctrine de Marx et de Lénine, avec une série de travaux sur le caractère, le développement et le dynamisme de la révolution sociale à notre époque (théorie de la Révolution permanente), sur le fascisme, sur l'évolution du premier Etat ouvrier et sa dégénérescence bureaucratique, sur la tactique du mouvement ouvrier, mais aussi l'infatigable activité dans le but d'organiser les forces révolutionnaires à l'échelle internationale. Trotsky fut l'âme, tout d'abord en Russie, et à partir de 1927 dans le monde entier, de l'organisation des forces de l'opposition prolétarienne au bureaucratisme stalinien, qui décomposait la IIIe Internationale dans le centrisme et dans l'opportunisme.

Après la défaite historique de 1933 du prolétariat allemand, avec l'avènement du fascisme et la preuve tangible donnée par les événements que cette Internationale était organiquement incapable de réagir désormais sainement et de redresser par ses forces intérieures sa ligne antiprolétarienne, Trotsky proclama la nécessité d'organiser une nouvelle Internationale, la IVe Internationale, et il s'attela immédiatement à cette tâche.

Avant que la main criminelle de la réaction stalinienne ne mette fin à sa vie ardente, il put assister à la fondation, en 1938, de cette Internationale qu'il dota d'un programme d'action résumant toute l'expérience du mouvement ouvrier à notre époque, le Programme de transition.

Il guida cette Internationale dans ses premiers pas, et il l'arma plus particulièrement pour affronter avec succès l'épreuve de la deuxième guerre impérialiste qui commençait, et pour ne pas sombrer dans l'opportunisme et le social-patriotisme.

Trotsky est mort, ayant la conviction profonde que l'œuvre de sa vie, concrétisée dans la formation de la IVe Internationale, était durable et que son triomphe final était sûr.

Les événements qui se sont déroulés depuis la date de son assassinat ne le démentent pas.

La IVe Internationale a traversé victorieusement l'épreuve de la guerre, elle a pu résister à tous les courants opportunistes, elle a été la seule organisation internationale prolétarienne qui conservât sa cohésion idéologique et qui défendît le programme du marxisme révolutionnaire.

La IVe Internationale est sortie de la guerre renforcée idéologiquement et numériquement.

Ceux qui ont armé la main de l'assassin ont peut-être cru qu'en écrasant avec une hache la tête de Léon Trotsky, ils atteignaient en elle le cerveau même de la Révolution prolétarienne pour toute une période.

Il n'en est pas ainsi.

L'œuvre de Trotsky, ses idées, sa pensée vivent dans le mouvement progressif de la IVe Internationale.

⁂

Sur le plan individuel, rarement un révolutionnaire a, comme Léon Trotsky, réuni dans sa personne tant de talents, qui ont fait de lui une physionomie des plus brillantes de tout le mouvement ouvrier.

Théoricien, orateur, écrivain, organisateur, il était, dans tous ces domaines, un des meilleurs talents que le mouvement mondial socialiste ait produits, et souvent le meilleur.

Radek, parlant de son style littéraire, l'a caractérisé comme le « meilleur écrivain de la Révolution ».

Organisateur de l'armée rouge, qu'il a créée rapidement du néant, il a démontré d'une façon magistrale comment la plume, dans la main d'un révolutionnaire, peut se transformer à la rigueur en épée.

« Trotsky, écrivait en 1923 Radek, dans la Pravda, est un des meilleurs écrivains du socialisme mondial ; mais cette supériorité littéraire ne l'a pas empêché de devenir le leader, le leader organisateur de la première armée prolétarienne. La plume du meilleur publiciste de la Révolution a été refondue en une épée. »

De la personnalité de Trotsky se dégageait une énergie de fer, une énorme force morale qui imposait le respect, même à ses adversaires les plus irréductibles. Le même Radek, parlant de la conférence de Brest-Litovsk, qui réunit les représentants du gouvernement allemand et du gouvernement soviétique, décrit ainsi la victoire morale remportée par Trotsky : « Les officiers qui nous avaient accompagnés à Brest-Litovsk avaient une attitude plus que réservée envers nous. Ils remplirent leur rôle d'experts avec la plus grande condescendance, étant d'avis qu'ils assistaient à une comédie servant seulement à couvrir une transaction d'affaires arrangée depuis longtemps entre les Bolcheviks et le gouvernement allemand. Mais la manière dont Trotsky conduisit la lutte contre l'impérialisme allemand, au nom des principes de la Révolution russe, força chaque être humain présent dans la salle de réunion à sentir la victoire morale et spirituelle de ce représentant éminent du prolétariat russe. »

Tous ses talents exceptionnels, Trotsky les mit entièrement au service de la cause prolétarienne. Grâce à une volonté farouche et à une auto-discipline exemplaire dans son travail et dans sa manière de vivre en général, il put accomplir, malgré les persécutions de la réaction bourgeoise et l'atmosphère de danger quotidien d'assassinat du Guépéou, qui l'enveloppait, une œuvre de titan.

La suite des héros, que Carlyle a décrits dans son livre bien connu,

Beginners, de ceux qui sont grands parce qu'ils voient plus loin que les autres humains et parce qu'ils désirent plus fortement que les autres, de ceux qui consciemment expriment les forces qui travaillent pour le progrès social, agissent dans le sens de celles-ci et préparent l'avenir, n'est pas close.

L'idéal socialiste du mouvement ouvrier, la force morale et la grandeur qui sont incluses dans la lutte émancipatrice des opprimés du régime capitaliste ont donné depuis un siècle des figures de héros, telles que Marx, Lénine et Trotsky.

Août 1946. PABLO.

STALINE VEUT MA MORT

par Léon TROTSKY

L'article ci-dessous fut écrit par Trotsky deux semaines après la tentative d'assassinat dont il fut victime le 24 mai 1940. Comme l'article en fait état, le Guépéou de Staline fut capable d'exercer sur la police mexicaine une pression suffisamment puissante pour que cette dernière oriente son enquête en dehors de la bande de tueurs guépéoutistes qui avaient tenté d'assassiner Trotsky. Cependant, peu de temps après que cet article eut été écrit, l'enquête fut ramenée sur la bonne voie. A cette époque, la presse de nos camarades américains publia tous les détails concernant l'arrestation de David Serrano, de David Alfaro Siqueiros et d'une vingtaine d'autres staliniens ; elle publia aussi comment certains d'entre eux avouèrent leur complicité, et la culpabilité de la machine terroriste stalinienne fut établie.

L'article de Trotsky nous donne sa propre description de l'attentat du 24 mai et des événements des deux semaines suivantes. Trotsky écrivit un autre article sur l'attentat, intitulé : Le Comintern et le Guépéou, *publié dans le numéro de novembre 1940 de la revue* Fourth International.

LA NUIT DE L'ATTENTAT

L'ATTAQUE se produisit à l'aube, vers quatre heures du matin. Je dormais profondément, ayant pris un soporifique après une écrasante journée de travail. Réveillé par les rafales de la fusillade, mais étant plutôt dans un demi-sommeil, je m'imaginais d'abord qu'on célébrait un jour de fête nationale près de la maison avec des feux d'artifices. Mais les explosions étaient trop près de nous, à l'intérieur même de la pièce, près de moi et au-dessus de ma tête. L'odeur de poudre prenait de plus en plus à la gorge. Nettement, ce ce que nous attendions depuis toujours, était maintenant un état de fait : nous étions sous le coup d'une attaque. Où étaient les policiers cantonnés en dehors de la maison ? Qu'étaient devenus les gardes placés à l'intérieur ? Pieds et poings liés ? Enlevés ? Assassinés ? Ma femme avait déjà sauté du lit. La fusillade continuait sans arrêt. Ma femme m'a dit plus tard qu'elle m'entraîna sur le plancher, me poussant dans un coin entre le lit et le mur. C'est l'exacte vérité. Elle était restée devant moi, près du mur, comme pour me protéger de son corps. Mais avec quelques gestes et en parlant à voix basse, je la persuadai de s'étendre à terre. Les coups de feu venaient de tous côtés, il était difficile de savoir exactement d'où. A un certain moment, ma femme, comme elle me le raconta plus tard, put distinguer nettement l'éclat des coups de feu : la rafale venait donc de la pièce elle-même, bien que nous ne puissions voir personne. Mon impression est qu'environ deux cents coups de feu furent tirés, dont une centaine dans la pièce elle-même, près de nous. Des éclats de vitre et de plâtre volaient dans toutes les directions. Un peu plus tard je m'aperçus que j'avais été légèrement touché deux fois à la jambe droite.

Comme la fusillade s'arrêtait, nous entendîmes notre petit-fils appeler dans la pièce voisine « Grand'père ! » La voix de l'enfant

dans la nuit, au milieu de la fusillade, reste le souvenir le plus tragique de toute la nuit. Après qu'une rafale eût traversé son lit en diagonale comme les marques sur la porte et le mur en font foi, l'enfant se jeta sous le lit ; une balle traversa le matelas, le blessa au gros orteil et s'incrusta dans le plancher. Les assaillants lancèrent deux bombes incendiaires et quittèrent la chambre de notre petit-fils. Criant « Grand-père ! », il courut derrière eux dans le patio, laissant derrière lui une traînée de sang et, sous la fusillade, se précipita dans la pièce de l'un des gardes.

Au cri de notre petit-fils, ma femme se fraya un chemin dans sa chambre déjà vide. Le plancher, la porte et un petit meuble brûlaient. « Ils ont enlevé Sieva » lui dis-je. Ce fut le moment le plus pénible. Les coups de feu continuaient, mais déjà loin de notre chambre à coucher, quelque part dans le patio ou au dehors, tout près des murs. Les terroristes couvraient apparemment leur repli. Ma femme s'empressa d'étouffer les flammes avec une couverture. Une semaine après elle devait encore soigner ses brûlures.

Deux membres de notre garde apparurent, Otto et Charles ; ils avaient été tenus écartés de nous durant l'attaque par un feu nourri de mitraillettes. Ils confirmèrent le fait que les assaillants s'étaient apparemment retirés puisqu'on n'en voyait plus un seul dans le patio. Le garde de service cette nuit-là, Robert Sheldon Harte, avait disparu. Les deux automobiles étaient parties. Pourquoi les policiers de garde stationnés à l'extérieur restaient-ils silencieux ? Ils avaient été attachés par les assaillants qui crièrent « Vive Almazan ! ». Telle fut l'histoire racontée par les policiers attachés.

Ma femme et moi fûmes convaincus, le jour suivant, que les assaillants avaient tiré à travers les fenêtres et les portes et qu'aucun d'eux n'avait pénétré dans notre chambre. Cependant, un examen de la trajectoire des balles prouva irréfutablement que les huit coups, qui frappèrent le mur à la tête des deux lits et qui trouèrent les matelas en quatre endroits, ainsi que les traces de balles dans le plancher au-dessous du lit ne peuvent avoir été tirés que de l'intérieur de la pièce. Des douilles trouvées sur le plancher et une couverture roussie en deux endroits témoignent en faveur de la même interprétation.

Quand les terroristes entrèrent-ils dans notre chambre ? Fut-ce dans la première partie de l'attaque avant que nous soyons réveillés ? Ou bien fut-ce au contraire pendant les derniers moments, alors que nous étions étendus sur le plancher ? J'incline vers la deuxième hypothèse. Ayant tiré à travers les portes et les fenêtres plusieurs vingtaines de balles et n'ayant entendu aucun cri ou gémissement, les assaillants avaient toutes raisons de penser qu'ils n'avaient pas achevé leur travail. L'un d'entre eux doit être entré au dernier moment pour donner le coup final. Il est possible que les draps et les traversins aient conservé la forme de corps humains. A quatre heures du matin la pièce était dans l'obscurité. Ma femme et moi restions étendus silencieux et sans bouger sur le plancher. Avant de quitter notre chambre le terroriste qui vint pour vérifier si la tâche était déjà accomplie, put avoir tiré quelques coups sur le lit « pour avoir la conscience tranquille ».

Il serait trop ennuyeux d'analyser ici, en détail, les diverses légendes produites par l'incompréhension ou la malveillance qui servirent directement ou indirectement à la théorie de « l'attentat volontaire ». La presse avança des allégations selon lesquelles ma femme et moi n'étions pas dans notre chambre durant la nuit de l'attentat. *El Popular* (organe de l'allié des staliniens, Toledano) se répandit en discours concernant « mes contradictions » : selon l'une des versions on dit que je rampais dans un coin de la pièce, selon une autre version je sautais sur le plancher, etc... Il n'y a pas un seul mot de vrai dans tout cela. Toutes les pièces de la maison sont occupées la nuit par des personnes désignées à l'avance, à l'exception de la bibliothèque, de la salle à manger et de mon bureau de travail. Mais justement les assaillants traversèrent précisément ces pièces-là et ne nous y trouvèrent pas. Nous dormions où nous le faisions

toujours : dans notre chambre à coucher. Comme il a déjà été établi, je me jetai dans un coin de la pièce ; puis ma femme me rejoignit.

Comment se fait-il que nous ayons survécu ? Evidemment par un heureux hasard. Les lits furent sous un feu croisé. Peut-être les assaillants eurent-ils peur de se blesser mutuellement et tirèrent-ils instinctivement plus haut ou plus bas qu'ils n'auraient dû le faire. Mais ceci n'est qu'une supposition psychologique. Il est possible aussi que ma femme et moi aidâmes le hasard en ne perdant pas la tête, en n'appellant pas au secours alors que cela n'aurait servi à rien, ne tirant pas quand cela n'eût eu aucun sens, mais restant tranquillement étendus sur le sol, simulant la mort.

L' « ERREUR » DE STALINE

Il pourrait sembler incompréhensible aux initiés que la clique de Staline m'ait d'abord exilé et ait ensuite tenté de m'assassiner à l'étranger. N'eût-il pas été plus simple de me fusiller à Moscou, comme ce fut le sort de tant d'autres ?

En voici l'explication : En 1928, lorsque je fus expulsé du Parti et exilé en Asie centrale, il était encore impossible de parler, non seulement de peloton d'exécution, mais même d'arrestation. La génération avec laquelle j'avais traversé la Révolution d'Octobre et la guerre civile était encore en vie. Le Bureau politique se sentait assiégé de toutes parts. De l'Asie centrale il m'était possible de maintenir des contacts directs avec l'Opposition. Dans ces conditions, Staline, après avoir hésité pendant un an, décida de s'en remettre à l'exil comme à un moindre mal. Il pensa que Trotsky, isolé de l'U.R.S.S., dépourvu d'appareil et de ressources matérielles, serait incapable d'entreprendre quoi que ce soit. De plus, Staline calcula qu'après avoir réussi à me noircir complètement aux yeux de la population, il pourrait sans aucune difficulté obtenir du gouvernement ami de Turquie mon retour à Moscou pour le coup final. Les événements ont toutefois montré depuis qu'il est possible de participer à la vie politique sans avoir ni appareil, ni ressources matérielles. Avec l'appui de jeunes camarades, je posai les fondations de la Quatrième Internationale qui se fraye un chemin lentement, mais obstinément. Les procès de Moscou de 1936-37 furent montés à fin d'obtenir mon expulsion de Norvège, c'est-à-dire, en fait, me remettre entre les mains du Guépéou. Mais cela ne réussit pas. J'atteignis le Mexique. Je sais que Staline reconnut à plusieurs reprises que mon exil fut « une erreur énorme ». Pour rectifier l'erreur il ne restait pas d'autre moyen qu'une action terroriste.

LES PREPARATIONS DU GUEPEOU

Au cours de ces dernières années, le Guépéou a supprimé des centaines de mes amis, ainsi que des membres de ma famille en U.R.S.S. En Espagne ils assassinèrent mon ancien secrétaire Erwin Wolf et un certain nombre de camarades d'idées ; à Paris ils assassinèrent mon fils, Léon Sedoff, que les tueurs professionnels de Staline guettaient depuis deux ans. A Lausanne, le Guépéou tua Ignace Reiss qui avait quitté le Guépéou et rejoint les rangs de la Quatrième Internationale. A Paris, les agents de Staline assassinèrent un autre de mes anciens secrétaires, Rudolf Klement, dont le corps fut retrouvé dans la Seine avec la tête, les mains et les jambes coupées. On pourrait continuer cette liste interminable.

Au Mexique, il y eut une claire tentative de me faire assassiner dans ma maison par un individu muni d'une fausse recommandation d'un personnage politique fort connu. Ce fut après cet incident, qui alarma mes amis, que nous prîmes des mesures de protection plus sérieuses : garde nuit et jour, système d'alarme, etc...

Après la participation active et véritablement meurtrière du Guépéou dans les événements d'Espagne, je reçus de nombreuses lettres de mes amis, principalement de Paris et de New-York, concernant des agents du Guépéou qui furent envoyés de France ou des Etats-Unis au Mexique. Les noms et les photographies de ces messieurs furent transmis à temps, par moi, à la police mexicaine. La déclaration de guerre aggrava d'autant plus la situation, du fait de ma lutte irréductible contre la politique étrangère et intérieure du Kremlin. Mes déclarations et mes articles dans la presse mondiale — sur le démembrement de la Pologne, la faiblesse de l'armée rouge dirigée par Staline, etc. — furent reproduits à des dizaines de millions de copies. Le mécontentement en U.R.S.S même va croissant. En raison de son passé révolutionnaire, Staline se souvient que la Troisième Internationale était infiniment plus faible au début de la première guerre mondiale que la Quatrième Internationale ne l'est à présent. Le déroulement de la guerre peut donner une puissante impulsion au développement de la Quatrième Internationale, également en U. R. S. S. C'est pourquoi Staline ne peut avoir manqué d'ordonner à ses agents d'en finir avec moi le plus vite possible.

DES PREUVES SUPPLEMENTAIRES

Des faits connus de n'importe qui et des considérations politiques générales démontrent ainsi indubitablement que l'organisation de l'attentat du 24 mai ne peut venir que du Guépéou. Il ne manque cependant pas de preuves supplémentaires :

1° Quelques semaines avant l'attentat, la presse mexicaine était pleine de rumeurs sur le regroupement d'agents du Guépéou au Mexique. Il y avait beaucoup de choses fausses dans ces rapports. Mais le fondement de ces rumeurs était exact.

2° Il faut noter précieusement l'exceptionnelle qualité technique de l'attentat. Le meurtre échoua seulement en raison d'un de ces hasards qui font partie intégrante de toute guerre. Mais la préparation et l'exécution de l'attentat sont étonnantes par leur méthodicité, leur efficacité et le nombre de participants. Les terroristes sont familiarisés avec les abords de la maison et sa vie intérieure ; ils sont équipés d'uniformes de police, d'armes, de scie électrique, d'échelles de corde, etc. Ils réussirent parfaitement à lier les policiers placés à l'extérieur de la maison, ils paralysèrent les gardes à l'intérieur par une correcte disposition des tirs, ils pénétrèrent dans la chambre de la victime désignée et tirèrent impunément durant trois à cinq minutes, lancèrent des bombes incendiaires et quittèrent le champ de bataille sans laisser la moindre trace derrière eux. Une telle entreprise dépasse les possibilités d'un groupe indépendant. On doit prendre note de la formation, de l'entraînement, des ressources considérables et de la sélection des exécutants. Cela, c'est le travail du Guépéou.

3° Correspondant strictement au système classique du Guépéou, est le soin avec lequel on cherche à dérouter l'enquête sur une fausse piste introduisant celle-ci dans la préparation de l'attentat lui-même. Pendant qu'ils ligotaient les policiers, les assaillants crièrent « Vive Almazan ! ». Ces clameurs artificielles et de mauvaise foi, la nuit, devant cinq policiers dont trois dormaient, visaient deux buts à la fois : pour distraire, ne serait-ce que pour quelques jours, l'attention de l'enquête à venir et la maintenir en dehors du Guépéou et de son agence au Mexique ; et pour compromettre les partisans d'un des candidats à la présidence. Tuer un opposant tout en rejetant la suspicion sur un autre, telle est la méthode classique du Guépéou, plus exactement de son inspirateur, Staline.

4° Les assaillants amenèrent avec eux plusieurs bombes incendiaires dont deux furent jetées dans la chambre de mon petit-fils. Les participants à l'attaque avaient donc l'intention, non seulement de tuer, mais aussi d'incendier. Leur seul but dans ce cas ne pouvait être que la destruction de mes archives. Ceci n'intéresse que

Staline étant donné que mes archives ont une valeur exceptionnelle dans ma lutte contre l'oligarchie de Moscou. Ce sont mes archives qui me permirent, en particulier, de démontrer que les procès de Moscou n'étaient que des machinations policières. Le 7 novembre 1936, le Guépéou, courant de gros risques, avait déjà volé une partie de mes archives à Paris. Il ne les oublia pas dans la nuit du 24 mai. Les bombes incendiaires sont ainsi une sorte de carte de visite de Staline.

5° Extrêmement caractéristique des crimes du Guépéou est la division du travail souterrain de conspiration, on menait une campagne ouverte de calomnies dans le but de discréditer la victime présumée. La même division du travail continue après l'accomplissement du crime : les terroristes se cachent, pendant que leurs avocats, à découvert, tentent d'orienter l'attention de la police dans le sens d'un faux procès.

6° Enfin, il n'est pas possible de ne pas porter attention aux réactions de la presse mondiale : les journaux de toutes les tendances partent du point de vue déclaré ou tacite selon lequel l'attentat est l'œuvre du Guépéou ; seuls les journaux stipendiés par le Kremlin et s'en tenant à des ordres soutiennent une version différente. C'est une pièce irréfutable d'évidence politique !

LE 27 MAI — TOURNANT DE L'ENQUETE

Le matin du 24 mai, les représentants de la direction de la police me demandèrent ma collaboration pour résoudre le problème. Le colonel Salazar et des dizaines d'agents s'adressèrent à moi, de la manière la plus amicale possible, pour obtenir des informations diverses. Ma famille, mes collaborateurs et moi-même firent tout ce qui était en notre pouvoir.

Le 25 ou le 26 mai, deux agents de la police secrète me déclarèrent que l'enquête était sur la voie juste et il était déjà de toutes façons « prouvé qu'il s'agissait bien d'une tentative d'assassinat ». Je fus étonné. Après tout, était-il nécessaire de le prouver ? Je me demandais précisément *contre qui* la police avait à prouver que l'attentat était bien un attentat ? En tous cas, jusqu'au soir du 27 mai l'enquête, pour autant que j'en pouvais juger, était dirigée contre les assaillants inconnus et non contre les victimes de l'attentat. Le 28 mai, je transmis au colonel Salazar une preuve, qui, comme la *troisième* étape de l'enquête le démontra, était de la plus grande importance. Mais à ce moment-là, à l'ordre du jour se trouvait inscrite une *seconde* étape que je n'aurais jamais soupçonnée, c'est-à-dire une enquête dirigée contre moi et mes collaborateurs.

Pendant la nuit du 28 mai, un changement complet et brutal dans l'orientation de l'enquête, et dans l'attitude de la police envers ma maison fut préparé et accompli. Nous fûmes immédiatement entourés d'une atmosphère d'hostilité. Que se passait-il ? nous demandions-nous embarrassés. Ce tournant n'a pu se produire par lui-même. Il devait y avoir des raisons concrètes et impératives. Pas même un semblant de fait ou de date qui puisse justifier un tel tournant dans l'enquête ne s'était révélé ou n'aurait pu se révéler. Je ne peux trouver d'autre explication à ce tournant que l'énorme pression exercée par l'appareil du Guépéou, s'appuyant sur tous ses « amis ». Derrière la scène, un véritable coup d'état s'était produit. Qui l'avait dirigé ?

Ici s'insère un fait qui pourrait sembler insignifiant, mais qui mérite la plus sérieuse attention : *El Popular* et *El Nacional* publièrent le matin du 27 mai une histoire identique : « M. Trotsky se contredit », qui m'imputait des contradictions sur la question de ma conduite durant la nuit du 24 mai et pendant le moment même de l'attentat. Cette histoire que je laissai passer sans y faire attention pendant ces heures d'agitation, était une pure invention du commencement jusqu'à la fin. Qui procura cette nouvelle aux journaux « de gauche » ? C'est une question d'une importance capitale. On se

réfère aux sources « d'observateurs anonymes ». Qui sont ces « observateurs » ? Qu'observèrent-ils donc et où ? Il est tout à fait évident *que cette histoire avait pour but de préparer et de justifier aux yeux des cercles gouvernementaux,* où ces journaux sont largement répandus, *le tournant hostile de l'enquête contre moi et mes collaborateurs.* Un examen serré de cet épisode mettrait à coup sûr en lumière bien des choses.

Deux serviteurs de la maison furent interrogés pour la première fois le 28 mai, c'est-à-dire le jour même où nous étouffions déjà dans une atmosphère d'hostilité et où l'esprit de la police était déjà orienté vers l'interprétation de l' « attentat volontaire ». Le jour suivant, le 29, les deux femmes furent à nouveau convoquées et emmenées à 4 heures de l'après-midi Via Madero (Guadalupe) où elles furent interrogées jusqu'à 11 heures du soir à l'intérieur de l'immeuble et de 11 heures à 2 heures du matin dans la cour noire, dans une automobile.

Aucune note ne fut prise. Elles furent ramenées à la maison aux environs de 3 heures. Le 30 mai, un agent de police apparut dans la cuisine avec un compte rendu fait à l'avance et les deux femmes le signèrent sans l'avoir lu. L'agent quitta la cuisine une minute environ après y être entré. Lorsque les deux femmes apprirent par les journaux que mes secrétaires Charles et Otto avaient été arrêtés sur la base de leurs déclarations elles déclarèrent toutes les deux qu'elles n'avaient absolument rien dit qui puisse justifier une arrestation.

Pourquoi ces deux membres de la garde furent-ils arrêtés et non les autres ? Parce qu'Otto et Charles servaient d'agents de liaison avec les autorités et avec nos quelques camarades qui étaient en ville. Préparant le coup contre moi, les magistrats chargés de l'instruction décidèrent avant toute chose d'isoler complètement notre maison. Le même jour, un Mexicain, S., et un Tchèque, B., de jeunes amis qui nous avaient rendu visite pour exprimer leur sympathie, furent arrêtés. Le but de l'arrestation était clairement le même : couper toutes nos liaisons avec le monde extérieur. On exigea des membres de la garde qui étaient arrêtés qu'ils avouent « en un quart d'heure » que c'était moi qui leur avais ordonné d'accomplir l' « attentat volontaire ». Je n'ai pas du tout l'intention d'exagérer de tels épisodes ou de leur donner une signification tragique. Ils m'intéressent seulement du point de vue de la possibilité de démasquer les forces groupées « derrière la scène », forces qui furent capables en vingt-quatre heures de déclencher un tournant presque magique dans la direction de l'enquête. Ces forces continuent même aujourd'hui à exercer une influence sur le cours de l'enquête.

Le jeudi 30 mai, lorsque B. fut interrogé Via Madera, tous les membres de la police partaient de la théorie de l' « assaut volontaire », et se conduisirent insolemment envers moi, ma femme et mes collaborateurs. Durant ses quatre journées d'emprisonnement, S. eut l'occasion d'écouter quelques bribes de conversations entre les agents de police. Sa conclusion est la suivante : « La main de Lombardo Toledano, Bassols, et des autres pénétrait profondément au sein de la police et ceci, avec des succès considérables. L'idée d'un « attentat volontaire » fut artificiellement inspirée par ceux-ci ».

LA THEORIE DE L' « ATTENTAT VOLONTAIRE »

La pression des cercles intéressés a dû prendre des proportions considérables pour arriver à obliger les dirigeants de l'enquête à considérer sérieusement l'idée absurde d'un assaut volontaire.

Quel but aurais-je poursuivi en m'aventurant dans une entreprise si monstrueuse, répugnante et si dangereuse ? Personne n'a pu l'expliquer jusqu'à présent. On allègue que je désirais noircir Staline et le Guépéou. Mais un autre attentat aurait-il ajouté quoi que ce soit à la réputation bien établie d'un homme qui a détruit la vieille génération du parti bolchévik tout entière ? On dit que je voulais

prouver l'existence d'une « Cinquième colonne ». Pourquoi ? Et pourquoi faire ? D'autre part, les agents du Guépéou sont tout à fait suffisants pour perpétrer un attentat, il n'y a pas besoin de Cinquième colonne pour le faire. On dit que je voulais créer des difficultés au gouvernement mexicain. Quels motifs plausibles pourrais-je avoir de créer des difficultés au seul gouvernement qui m'ait offert l'hospitalité ? On dit que je voulais provoquer une guerre entre les Etats-Unis et le Mexique. Mais cette explication relève entièrement du domaine du délire. En vue de provoquer une telle guerre il aurait été en tout cas plus efficace d'organiser un attentat contre l'ambassadeur américain ou quelque magnat du pétrole et non contre un bolchévik révolutionnaire, étranger et hostile aux milieux impérialistes.

Lorsque Staline organise un attentat pour m'assassiner, le sens de son action est clair : il veut éliminer son Ennemi n° 1. Staline ne court aucun risque en agissant ainsi ; il agit de loin. Au contraire, en organisant un « assaut volontaire », je dois moi-même endosser la responsabilité d'une telle entreprise ; je mets en jeu mon propre sort, celui de ma famille, ma réputation politique, et la réputation du mouvement que je sers. Que puis-je y gagner ?

Mais même si quelqu'un voulait admettre l'impossible, c'est-à-dire essentiellement, qu'après avoir renoncé à la cause de ma vie entière, et piétiné le sens commun et mes propres intérêts vitaux, j'aie effectivement décidé d'organiser l' « attentat volontaire » pour la cause de quelque but inconnu, il reste encore la question suivante : Où et comment ai-je pu obtenir vingt exécutants ? Comment leur ai-je procuré des uniformes de police ? Comment les ai-je armés ? Comment leur ai-je fourni toutes les choses nécessaires ? Etc., etc. En d'autres termes, comment un homme qui vit presque complètement isolé du monde extérieur peut-il accomplir une entreprise concevable seulement par un appareil puissant ? Je dois avouer que je me sens incapable de soumettre à la critique une idée qui est au-dessous de toute critique.

LES REACTIONS DE LA PRESSE

Des conclusions extrêmement valables peuvent être tirées d'un examen de la conduite d'une certaine partie de la presse mexicaine dans les jours qui suivirent la tentative d'assassinat, au sujet du travail accompli derrière la scène par le Guépéou. Laissons de côté *La Voz de Mexico,* la publication officielle du stalinisme, avec ses contradictions éclatantes, ses accusations insensées et ses calomnies cyniques.

Laissons aussi de côté les organes de la droite qui, d'une part, sont guidés par la chasse aux sensations et, d'autre part, essayent d'utiliser l'attentat dans leur propre intérêt, c'est-à-dire, contre les « gauches » en général. Politiquement je suis plus éloigné de journaux du genre d'*Universal* ou *Excelsior* que de Lombardo Toledano et ses semblables. J'emploie les journaux sus-nommés pour ma défense exactement comme j'emploierais un autobus pour me déplacer.

De plus, les manœuvres des journaux de l'aile droite ne sont qu'un reflet de la vie politique du pays, et, dans leur essence, ils ont une attitude détachée sur la question de l'attentat et du Guépéou. Pour notre but, il est beaucoup plus important d'analyser la conduite d'*El Popular* et, en partie, d'*El Nacional.* La politique active, dans ce cas là, est menée par *El Popular.* En ce qui concerne *El Nacional,* ce dernier s'adapte simplement à son collègue intéressé.

« EL POPULAR » ET L'ATTAQUE DU 24 MAI

En dépit du fait rapporté par les journaux selon lequel Toledano quitta la capitale deux ou trois jours avant l'attentat, *El Popular* eut au moment critique des directives très claires et très précises.

L'attentat ne prit pas du tout le journal au dépourvu. Dans cette affaire, les éditeurs n'essayèrent pas de tourner l'attaque en plaisanterie, ni ne se référèrent pas à ma « manie de la persécution », etc. Au contraire, le journal prit immédiatement un ton sérieux et alarmé. Le numéro du 25 mai publia en première page le slogan suivant : « L'attentat contre Trotsky est un attentat contre le Mexique. » L'éditorial, intitulé de la même manière, exigeait une enquête des plus strictes et une punition exemplaire des coupables *quelles que soient leurs tendances politiques et la puissance étrangère avec laquelle ils pourraient être liés.* A l'aide de cette phraséologie l'article cherchait à donner l'impression de la plus grande impartialité et d'une indignation toute patriotique. L'objectif immédiat est de creuser une sorte d'abîme entre les éditeurs d'*El Popular* et les terroristes, qui pouvaient tomber aux mains de la police un jour ou l'autre. Cette mesure de précaution était d'autant plus nécessaire qu'*El Popular* avait dirigé avec un zèle tout particulier une campagne de calomnies contre moi dans la période précédente.

Cependant, derrière le bouclier littéraire de l'impartialité, pointent des insinuations prudentes destinées dans les jours suivants à être poussées plus en avant. On remarque, en passant, dans une phrase toute simple que « l'attentat comporte des aspects mystérieux et suspects ». Ce jour-là ces mots passèrent inaperçus. Mais à présent il est parfaitement clair que l'auteur de l'article s'était réservé la possibilité de mettre en avant la théorie de « l'attentat volontaire » *au cas où l'enquête judiciaire échouerait.* La seconde insinuation n'est pas moins significative : l'article prédit que « les ennemis du Mexique » feraient retomber l'attentat sur les épaules de Staline et de Moscou. Les ennemis du Mexique sont par là identifiés aux ennemis de Staline. L'appel solennel à la recherche des criminels, quelle que soit la puissance étrangère avec laquelle ils pourraient être en liaison a donc une interprétation tout à fait limitée.

Avec tous ses zigzags et ses équivoques l'article est cependant soigneusement réfléchi. Les contradictions de l'article découlent du caractère contradictoire et imprécis de la situation elle-même. Les résultats de l'enquête étaient encore inconnus. En cas de succès de l'enquête, il était nécessaire de prendre une position de repli la plus détachée possible. En cas d'échec de l'enquête, il était nécessaire de garder les mains libres pour pousser plus avant la vieille ligne de calomnies et de persécution. Il était en même temps nécessaire de détourner autant que possible l'attention du Guépéou, sans toutefois se lier complètement les mains. Au cours d'une nouvelle lecture de cet article, aujourd'hui on peut clairement voir à quel point la manœuvre était cousue de fil blanc.

Dans le numéro du 26 mai, la même ligne est poursuivie dans son ensemble. *El Popular* exige des autorités une punition énergique des coupables. Le danger que les participants à l'attentat tombent immédiatement entre les mains de la police est encore grand ; de là un fort accent d'impartialité.

Le numéro du 27 mai lance déjà la cynique histoire de « M. Trotsky se contredit ». C'est la première tentative pour développer l'insinuation concernant « les aspects suspects » de l'attentat. On affirme dans cette histoire que j'avais fourni une déposition contradictoire au sujet de ce que je fis durant l'attentat. L'incongruité de cette insinuation saute aux yeux. Si un homme vivant dans la solitude de l'exil s'avérait capable de mobiliser vingt conspirateurs et de leur obtenir des uniformes de police et des mitraillettes, il devrait donc être capable de préparer une réponse au sujet de sa conduite durant l'attentat. Mais ne chicanons pas au sujet de la technique de la falsification des faits. Une chose est claire : *El Popular* est en train de préparer le terrain à la théorie de l' « attentat volontaire ».

Pendant ce temps-là, l'enquête se débattait dans les pires difficultés : le Guépéou est capable de prévoir très loin et de couvrir soigneusement ses traces. Trois jours se sont écoulés depuis l'attentat. Le danger de l'arrestation des principaux participants pouvait être considéré comme éliminé, d'autant plus qu'ils avaient eu largement le temps de passer la frontière au moyen de passeports préparés à l'avance. En fonction de cela, *El Popular* prend un ton plus assuré le 27 mai. On ne s'en tient pas à l'histoire citée plus haut, dans les nouvelles. L'article leader de ce jour déclare nettement que « jour après jour l'attentat éveille de sérieux doutes et semble de plus en plus suspect et de moins en moins logique » ; plus loin, on emploie le mot « camouflage ». L'article impute l'attentat aux impérialistes américains qui veulent intervenir dans les affaires du Mexique et qui apparemment s'appuient sur ma collaboration. Pourquoi les impérialistes m'auraient-ils choisi comme objet de l'attentat plutôt qu'un autre reste obscur ? Et comme un attentat dirigé contre un bolchévik russe au Mexique aurait pu justifier une intervention des Etats-Unis reste encore plus incompréhensible. Au lieu d'une analyse et de preuves, une pure sélection de phrases ronflantes.

Il reste à rappeller qu'avant la conclusion du pacte Staline-Hitler, *El Popular* me caricaturait invariablement avec une croix gammée. Je ne fus soudainement transformé en agent des Etats-Unis qu'après l'invasion de la Finlande par l'armée rouge. *El Popular* essaye de disposer de moi avec la même aisance que Staline emploie pour donner des ordres à ses agents. Dans leurs agitations verbales et leurs manœuvres de coulisse, Toledano et ses alliés allèrent certainement beaucoup plus loin qu'ils ne le firent dans leur propre presse. Comme les événements des jours suivants le démontrèrent, ils se lancèrent dans un travail particulièrement intense dans les rangs de la police.

Le 28 mai, les autorités chargées de l'enquête étaient déjà complètement gagnées à l'idée de l' attentat volontaire ». Deux de mes secrétaires, Otto et Charles, et deux personnes liées à la maison, B. et S., furent mis en état d'arrestation. Ayant obtenu cette victoire, *El Popular* se retire soigneusement dans l'ombre : dans son numéro du 28 mai, il prend à nouveau une position objective. Les raisons pour lesquelles les directeurs du journal prenaient leurs précautions avant de s'aventurer dans une position irrévocable sont claires. Ils en savaient plus long qu'ils ne le disaient, et avaient beaucoup moins confiance dans la version de l'attentat volontaire que n'en avait la police orientée par eux sur une fausse piste. Ils avaient peur que cette version soit à n'importe quel moment balayée. C'est pourquoi, après en avoir mis la responsabilité sur le dos de la police, *El Popular* du 28 mai prend à nouveau l'attitude d'un observateur patriote alarmé.

Dans le numéro du 29 mai, *El Popular* publiait sans commentaires la déclaration du Parti communiste mexicain qui exigeait, non pas le châtiment des terroristes, mais l'expulsion de Trotsky du Mexique. Ce même jour, la maison et ses habitants furent coupés du monde extérieur par un cercle de suspicions fantastiques. Il est tout à fait inutile de noter que Toledano laissa, dans ce cas comme dans d'autres, les leaders du Parti communiste exprimer eux-mêmes les plus naïfs slogans du Kremlin, ce dernier n'ayant rien à perdre. Il chercha à se réserver une porte de sortie pour un repli personnel éventuel.

Le 1er juin, la presse publia ma lettre au procureur de la République, dans laquelle je désignais ouvertement Lombardo Toledano comme complice moral dans la préparation de l'attentat. Après cela, Toledano sortit à moitié de l'ombre. « La C.T.M. (Confédération des Travailleurs Mexicains) accuse Trotsky d'être un instrument de la guerre des nerfs (américaine contre le Mexique) » proclame *El Popular* du 6 juin. Qu'est-ce que cela signifie ? C'est de la rhétorique vide qui ne signifie rien et sans aucun fait à l'appui. Au nom de la C.T.M., Toledano soumet aux autorités un document dans lequel l'attentat est présenté comme entouré d'un filet d'intrigues internationales large et tout à fait vague. Outre moi-même, un grand nombre de facteurs, d'institutions et de personnages sont suspectés d'intrigues.

Un grand nombre, mais pas le Guépéou. Seuls les « ennemis du Mexique », comme nous le savons déjà, sont capables de suspecter le Guépéou. Ainsi, dans toutes ses manœuvres, Toledano reste l'Ami n° 1 du Guépéou.

« EL NACIONAL »

Se distinguant de tous les autres journaux de la capitale, *El Nacional* ne mentionna même pas l'attentat dans sa première édition du 25 mai. Dans sa seconde édition, il publia une dépêche sous le titre « Trotsky est l'objet d'un attentat théâtral (!) à son domicile ». Sur quelle base le journal acquiert cette appréciation, cela reste inconnu. Je suis, par malheur, obligé d'affirmer que, précédemment et à plusieurs reprises, ce journal tenta de m'attribuer des actes répréhensibles sans la moindre ombre d'une justification.

Il est utile de noter avec la plus grande attention que, le même jour où *El Nacional* caractérisait l'attentat de « théâtral », *El Popular* écrivait « L'attentat contre Trotsky est un attentat contre le Mexique ». A première vue il peut sembler qu'*El Nacional* avait une attitude plus hostile envers la victime de l'attentat qu' *El Popular*. Mais en fait, ce n'est pas le cas. Par sa conduite, *El Nacional* révèle simplement qu'il est plus éloigné qu'*El Popular* des sources staliniennes, et par conséquent des sources de l'attentat. *El Nacional* a des éditeurs qui font tout ce qu'il leur est possible de faire pour faire plaisir aux staliniens. Ils savent que la manière la plus simple est de faire état d'une sorte de suspicion envers moi. Lorsque les éditeurs reçurent des nouvelles de l'attentat contre ma maison, l'un des éditeurs mit en circulation la première formule ironique qui lui vint à l'esprit. Ce simple fait montre que les éditeurs d'*El Nacional,* contrairement à ceux d'*El Popular,* ne savent pas de quoi ils parlent.

Dans les jours suivants on peut observer cependant un alignement de ces deux publications. *El Nacional,* devinant d'après la conduite d'*El Popular* qu'il avait proféré très imprudemment son hypothèse d'un « attentat théâtral », se replia rapidement et prit une position plus sur ses gardes. Pour sa part, *El Popular,* devenant convaincu que pas un seul participant à l'attentat n'avait été arrêté, commença à passer sur la position de l' « attentat théâtral ». L'histoire du 27 mai « M. Trotsky se contredit » fut aussi publiée dans *El Nacional.*

Sur la base d'une analyse des articles d'*El Popular* et en les comparant avec ceux d'*El Nacional,* il est possible d'affirmer avec certitude que *Toledano connaissait à l'avance les préparatifs de l'attentat,* au moins de manière générale. Le Guépéou prépara simultanément — par divers canaux — le complot secret, la défense politique, et le détournement de l'enquête. Pendant les journées critiques, *El Popular* reçut sans doute des instructions de Toledano lui-même. Il est tout à fait probable que l'auteur de l'article du 25 mai n'est autre que lui. En d'autres termes, Lombardo Toledano eut une part morale dans la préparation de l'attentat et dans le camouflage des traces.

MA GARDE

Pour avoir une compréhension plus claire des fondements de l'attentat ainsi que de certains faits liés à l'enquête, il est nécessaire de dire quelques mots au sujet de ma garde. On publia des rapports dans les journaux, prétendant que je « louais » presque uniquement des étrangers pour ma garde, que c'étaient des mercenaires, etc... Tout cela est faux. Ma garde existe depuis le jour de mon exil en Turquie, c'est-à-dire, depuis bientôt 12 ans. La composition de la garde changea continuellement selon les pays où je vécus, bien qu'un petit nombre de collaborateurs m'aient accompagné d'un pays à l'autre. La garde a toujours été composée de jeunes camarades liés à moi par l'identité de vues politiques et sélectionnés par les plus vieux et les plus expérimentés de mes amis parmi les volontaires qui ne manquent pas.

Le mouvement auquel j'appartiens est un mouvement jeune qui surgit sous des persécutions sans précédent de la part de l'oligarchie du Kremlin et de ses agences dans tous les pays du monde. Pour parler en général, il est difficile de trouver dans l'histoire un autre mouvement qui ait eu à déplorer autant de victimes en si peu de temps que le mouvement de la Quatrième internationale. C'est ma profonde conviction personnelle que dans notre époque de guerres, d'annexions, de rapines, de destructions et de toutes sortes de bestialités, la Quatrième internationale est destinée à jouer un grand rôle historique Mais ceci est l'avenir. Dans le passé elle n'a connu que coups et persécutions. Personne n'aurait pu espérer durant ces douze dernières années se faire une carrière avec l'aide de la Quatrième Internationale. Pour cette raison, le mouvement était rejoint par des gens désintéressés, convaincus, et prêts à renoncer, non seulement aux biens matériels, mais aussi, si ce devait être nécessaire, à sacrifier leur vie. Sans aucun désir de tomber dans l'idéalisation, je peux néanmoins me permettre de dire qu'il est difficilement possible de trouver dans toute autre organisation une telle sélection de gens dévoués à leur drapeau et étrangers à toute prétention personnelle que dans la Quatrième Internationale. Ma garde a été entièrement recrutée parmi cette jeunesse.

La garde au Mexique avait d'abord été constituée de jeunes amis mexicains. Cependant, je fus bientôt convaincu des inconvénients d'un tel procédé. Mes ennemis essayaient systématiquement de me mêler à la vie politique mexicaine dans le but de me rendre impossible le séjour dans ce pays. Et dans la mesure où mes jeunes amis mexicains, vivant dans ma maison, pouvaient jusqu'à un certain point apparaître comme des agents sous mon influence politique, je fus obligé de refuser leur participation à ma garde et de les remplacer par des étrangers, principalement des citoyens américains. Ils furent tous envoyés ici après une sélection spéciale dirigée par mes vieux amis expérimentés.

Il faut que j'ajoute, pour être encore plus clair, que les frais de la garde ne sont pas assumés par moi (je n'ai pas de telles ressources), mais par un Comité spécial qui collecte les fonds nécessaires parmi les amis et sympathisants. Nous vivons — ma famille et ma garde — comme une communauté fermée, séparée par quatre énormes murs du monde extérieur. Tous ces faits suffisent à expliquer pourquoi je considère comme justifiée la confiance que je place dans ma garde et pourquoi je la crois incapable de trahison ou de crime.

En dépit de toutes les précautions, il est évidemment impossible de considérer comme absolument exclue la possibilité qu'un agent isolé du Guépéou puisse se frayer un chemin jusque dans ma garde.

L'enquête a suspecté depuis le début de l'affaire Harte, le membre de ma garde qui fut enlevé, d'être complice dans l'attentat. Je réponds à cela : si Sheldon Harte était un agent du Guépéou, il aurait pu me tuer la nuit et s'enfuir sans mettre en branle vingt personnes qui couraient de grands risques. De plus, dans les jours qui précédèrent immédiatement l'attentat, Sheldon Harte s'occupait de choses insignifiantes comme l'achat de petits oiseaux, la réparation d'une volière, la peinture, etc... Je n'ai pas entendu un seul argument convaincant indiquant que Sheldon Harte fût un agent du Guépéou. En conséquence, j'ai déclaré dès le début à mes amis que je serais le dernier à donner quelque crédit à la prétendue participation de Sheldon à l'attentat (1). Si, contrairement à toutes mes suppositions une telle participation se trouvait confirmée, cela ne changerait rien à la signification générale de l'attentat. Avec l'aide des membres de la garde ou sans elle, le Guépéou a organisé un complot pour m'assassiner et pour brûler mes archives. Telle est l'essence de l'affaire.

Dans ses déclarations officielles, le Parti communiste répète que

(1) Sheldon Harte s'avéra être un autre martyr assassiné par Staline. L'article de Trotsky fut écrit le 8 juin. Le 25 juin 1940, le corps de Sheldon Harte fut retrouvé tué d'une balle dans la tête par la bande guépéoutiste qui l'avait enlevé. (Editeur.)

le terrorisme individuel ne fait pas partie de son système d'action, etc. Personne ne suppose que l'attentat fut organisé par le Parti communiste. Le Guépéou se sert du Parti communiste mais n'est pas du tout confondu avec le Parti communiste.

LES EXCLUS DU PARTI COMMUNISTE

Parmi les participants possibles de l'attentat, ceux qui sont bien familiarisés avec la vie intérieure du Parti communiste ont mentionné un individu qui fut un temps exclu du Parti, et fut par la suite, en raison d'un service particulier, réintégré. La question de la catégorie des « exclus » est généralement d'un grand intérêt du point de vue d'une étude des méthodes criminelles du Guépéou. Dans la première période de la lutte contre l'opposition en U. R. S. S., la clique de Staline avait l'habitude d'exclure du Parti les opposants les moins stables, les plaçant ainsi dans des conditions de vie matérielle extrêmement difficiles et donnant ainsi la possibilité au Guépéou de recruter parmi eux des agents pour travailler dans les rangs de l'opposition. Plus tard ces méthodes furent perfectionnées et étendues à toutes les sections de la Troisième Internationale.

Les exclus peuvent être divisés en deux catégories : quelques-uns quittent le Parti pour des raisons de divergences principielles, tournent leur dos au Kremlin et cherchent une nouvelle voie. D'autres sont exclus pour légèreté dans la gestion des fonds ou pour une autre accusation, vraie ou prétendue, de nature morale. La majorité des exclus de cette seconde catégorie a été étroitement liée à l'appareil du Parti, n'a pas d'autre métier, et est devenue trop habituée à une position privilégiée. Ce genre d'exclus constitue un matériel utilisable pour le Guépéou qui les transforme en instruments obéissants pour les entreprises les plus dangereuses et les plus criminelles.

Laborde, qui fut le leader du Parti communiste mexicain pendant des années, fut exclu récemment en fonction d'accusations les plus monstrueuses : comme personnage vénal, homme qui vend les grèves, et même touche de l'argent des « trotskystes ». La chose la plus étonnante, cependant, est qu'en dépit de la nature extrêmement honteuse des charges, Laborde ne tenta même pas de se justifier. Il montra par là que l'exclusion était nécessaire en fonction d'un certain but mystérieux auquel lui, Laborde, n'osait pas s'opposer. Bien plus, il saisit la première occasion pour déclarer dans la presse son indéfectible loyauté envers le Parti, même après son exclusion. En même temps que lui un certain nombre d'autres furent exclus et suivirent la même tactique. Ces gens sont capables de tout. Ils exécuteront n'importe quel ordre, perpétreront n'importe quel crime, pour ne pas perdre la faveur du Parti. Il est même possible que quelques-uns d'entre eux aient été exclus dans le but d'écarter toute responsabilité du parti dans leur participation à l'attentat qui était en préparation. Les instructions fixant qui doit être exclu et sous quel prétexte viennent, dans les cas de ce genre, des représentants de toute confiance du Guépéou qui se cachent derrière la scène.

Pour Staline, il aurait été bien plus profitable d'organiser le meurtre de telle sorte qu'il puisse le présenter aux yeux de la classe ouvrière mondiale comme le châtiment soudain et spontané d'un « ennemi du peuple » par les ouvriers mexicains. De ce point de vue, la persistance et l'âpreté du Guépéou à me lier à tout prix avec la campagne électorale présidentielle, c'est-à-dire la candidature du général Almazan, mérite une grande attention. Un grand nombre de déclarations faites par Toledano et les dirigeants du Parti communiste révèlent ce plan tout à fait clairement : Trouver ou créer un prétexte favorable qui leur rendrait possible de s'opposer les armes à la main à leurs ennemis sur la liste desquels je n'occupe probablement pas la dernière place. Il ne fait aucun doute que parmi la milice ouvrière, créée par la C. T. M., il y a des groupes de chocs

spéciaux et secrets créés par le Guépéou pour les entreprises les plus risquées.

En vue de faire échec à ce plan en temps voulu, j'ai demandé avec persistance dans la presse en toute occasion la création d'une commission d'enquête impartiale pour examiner à fond tous les faux rapports. Mais même sans cela l'opinion publique du Mexique a visiblement jusqu'à maintenant repoussé les calomnies. Les staliniens, pour autant que j'en puisse juger, n'ont pas réussi à inculquer dans les milieux ouvriers la haine envers moi. Staline, entre temps, se fatiguait d'attendre l'explosion « d'indignation populaire » et le Guépéou reçut de lui l'ordre d'agir selon les méthodes les plus habituelles et les plus directes.

UNE AUTRE TENTATIVE D'ASSASSINAT EST CERTAINE

L'échec accidentel de l'attentat préparé si soigneusement et avec tant d'habileté, est un coup sérieux pour Staline. Le Guépéou doit se réhabiliter devant Staline. Staline doit faire la démonstration de sa puissance. La répétition de l'attentat est inévitable. Sous quelle forme ? Peut-être sous la forme d'un acte purement terroriste dans lequel on verrait apparaître des bombes pour appuyer les mitrailleuses. Mais il n'est pas exclu qu'ils essayent de camoufler l'action terroriste sous la forme « d'indignation populaire » simulée. La campagne de calomnies qui est dirigée d'une manière de plus en plus venimeuse par les agents de Staline au Mexique vise précisément à ce but.

Pour justifier leurs persécutions contre moi et pour camoufler les attentats du Guépéou, les agents du Kremlin parlent de mes tendances « contre-révolutionnaires ». Tout cela dépend comment on comprend révolution et contre-révolution. A notre époque la force la plus puissante de contre-révolution est l'impérialisme, à la fois sous sa forme fasciste et sous sa couverture quasi-démocratique. Pas un seul des pays impérialistes n'accepta de me permettre d'entrer sur ses territoires. Pour ce qui est des pays opprimés ou semi-indépendants, ils refusèrent de me donner asile sous la pression des gouvernements impérialistes ou de la bureaucratie de Moscou qui joue maintenant un rôle extrêmement réactionnaire dans le monde entier. Le Mexique m'accorda l'hospitalité parce que ce n'est pas un pays impérialiste ; et pour cette raison son gouvernement s'avéra, comme une rare exception, suffisamment indépendant des pressions extérieures pour prendre une attitude en fonction de ses propres principes. Je peux d'après cela déclarer que je vis sur cette terre, non comme une vérification de la règle, mais comme une exception. Dans une époque réactionnaire comme la nôtre, un révolutionnaire est obligé de nager contre le courant. Je le fais de mon mieux. La pression de la réaction mondiale s'est peut-être exprimée plus implacablement sur mon sort personnel et sur le sort de ceux qui m'entourent. Je ne vois pas du tout dans cela un mérite quelconque qui me soit propre : c'est le résultat d'un enchevêtrement de circonstances historiques. Mais lorsque des gens du type de Toledano, Laborde et Cie proclament que je suis un « contre-révolutionnaire », je les laisse passer tranquillement, laissant le verdict final aux soins de l'histoire.

COYOAGAN.
8 juin 1940.

LA TENTATIVE D'ASSASSINAT DE LÉON TROTSKY

par Joseph HANSEN

MEXICO. Le 24 mai, vers 4 heures du matin, environ vingt-cinq hommes aux ordres du Guépéou de Staline franchirent les murs élevés qui entourent la maison de Trotsky à Coyoacan et mitraillèrent le lit où dormaient Trotsky et sa femme Natalia. Robert Sheldon Harte, le secrétaire de garde, membre du Socialist Workers Party, fut enlevé, assassiné, et son corps fut jeté dans un trou peu profond rempli de chaux. Léon et Natalia Trotsky ne doivent leur vie qu'à leur propre sang-froid devant le danger et à une circonstance heureuse : le fait que les assassins crurent avoir accompli leur tâche.

Trotsky avait énormément travaillé le jour précédant l'attaque, et avait pris un somnifère comme il avait l'habitude de faire dans ces cas-là. Il s'éveilla difficilement, pensant entendre l'explosion de pétards qu'il est d'usage d'employer à Coyoacan les jours de fête. Mais les explosions étaient trop fréquentes et pas tellement éloignées, elles semblaient presque être dans la pièce elle-même. L'odeur âcre de poudre lui fit comprendre qu'il s'agissait en fait de l'attentat qu'il attendait depuis douze ans. Staline avait enfin chargé le Guepeou de corriger ce qu'il caractérisa une fois comme « sa plus grande erreur », l'exil du dirigeant de l'opposition de 1923.

Natalie Trotsky avait déjà sauté du lit. Son mari et elle se rangèrent précipitamment dans un coin de la chambre. Natalie essaya de protéger Trotsky de son corps, mais il insista pour qu'ils s'étendent sur le plancher sans faire un seul geste. Les balles traversèrent deux portes de la chambre criblant le mur juste au-dessus d'eux. Où était donc la police qui stationnait au dehors ? Où étaient les gardes de la maison ? Certainement pieds et poings liés, ou enlevés, ou déjà morts.

La porte de la pièce où Sieva, le petit-fils de Trotsky, dormait, s'ouvrit brusquement, et une bombe incendiaire éclata près d'un petit meuble situé tout près. A la lueur de l'explosion Natalia put distinguer la silhouette sombre d'un des assaillants. Ils ne l'avaient pas vu entrer avant que la bombe éclatât, mais un certain nombre de chargeurs vides épars au milieu de la pièce et cinq ou six coups de feu dans les deux lits vides, prouvèrent que l'assassin était chargé de donner le coup de grâce, de faire cesser le moindre mouvement qui pouvait encore exister après les feux croisés venant de la fenêtre à la française qui donnait sur le patio et de la porte du cabinet de travail de Trotsky. Dans l'obscurité de la pièce, et n'entendant aucun bruit alors que les mitraillettes s'étaient tues, l'assassin prit certainement les plis du lit pour les formes inanimées de Natalie et Léon Trotsky. Il vida son chargeur sur ces formes et s'enfuit.

Les vieux révolutionnaires entendirent alors ce qui fut alors pour eux le son le plus tragique de la nuit, le cri provenait de la pièce voisine de leur petit-fils : « Grand-père ! »

Natalie se fraya un chemin jusqu'à cette pièce. Elle était vide. « Ils l'ont enlevé ! », cria-t-elle. Ce fut le plus douloureux instant.

Cependant Sieva s'était éveillé lorsque les assaillants mitraillèrent la porte donnant de sa chambre sur le patio, les balles frappant le mur juste au-dessus de lui. Il sauta du lit rapidement et roula en dessous. Les assassins enfoncèrent la porte et, en passant devant le lit, l'un d'entre eux tira dedans, la balle blessant Sieva au gros orteil. Lorsqu'ils furent partis, Sieva appela, et courut hors de la pièce en pleurant, certain que ses grands-parents étaient morts. Il laissa des taches de sang derrière lui dans le patio et dans la bibliothèque.

Les gardes du corps qui avaient été bloqués dans leurs pièces par les rafales à travers les couloirs inspectèrent maintenant le patio. Les assaillants étaient partis. Ils avaient pris les automobiles et enlevé l'homme de garde Robert Sheldon Harte. Au dehors, les policiers étaient étendus attachés sur le plancher de leur poste.

COMMENT LES ASSASSINS ENTRERENT-ILS ?

D'après les rapports des gardes du corps, les dépositions des policiers de service, et les aveux ultérieurs de quelques-uns des assaillants appréhendés par la police mexicaine, la façon dont les hommes de main de Staline s'arrangèrent pour pénétrer dans la maison est tout à fait claire.

Cinq policiers étaient de service, trois dormaient. J. Rodriguez Casas, l'officier chargé des détails depuis l'arrivée de Trotsky au Mexique, était couché chez lui au moment de l'attentat, d'après ses déclarations.

Les assaillants, déguisés en policiers, s'approchèrent des deux policiers de service en criant « Vive Almazan ! », et les lièrent tous les cinq sous la menace de leurs revolvers. Ils se rendirent alors aux portes barrées. Ces portes ne sont jamais ouvertes la nuit, sauf en cas de circonstances tout à fait exceptionnelles, et seulement lorsque les gardes du corps, outre celui qui est de service, sont éveillés, à moins qu'auparavant ce dernier ait reconnu le visiteur et ait tout d'abord vérifié qu'il n'y avait rien de suspect.

Harte, membre du groupe de New-York du Socialist Workers Party, était à la maison depuis à peine huit semaines. Il avait été choisi comme garde en raison de la confiance qu'on lui portait et de son désir d'être chargé de tâches difficiles. Ce fut une agréable surprise pour lui d'avoir été choisi. Il était bien connu des camarades de la section de Downstown dont il avait été membre du Comité Exécutif.

Les policiers de garde furent absolument déroutés par le déguisement des assaillants ; il n'est donc pas étonnant qu'un Américain soit trompé dans une affaire semblable. Il est d'ailleurs fort possible que parmi ceux qui sonnèrent à la porte, il se soit trouvé quelqu'un que Bob savait jouir de la confiance des camarades de la maison. L'effet psychologique des policiers en uniforme, joint à quelques mots d'une telle personne : « Bob, ces gens ont un message de la plus grande importance pour Trotsky », pourraient avoir suffisamment impressionné Harte qu'on savait déjà d'une nature plutôt confiante que soupçonneuse. Dans le même sens, il est significatif que l'un des gardes, nouveau aussi dans la maison, ajusta l'un des assaillants, tira le verrou, puis baissa son arme avec indécision. C'est une règle pour les gardes de coopérer de toute manière avec la police mexicaine qui s'est toujours conduite d'une manière on ne peut plus courtoise avec la maison. Il n'est guère possible de répondre par des coups de feu à cette bienveillance.

L'un des policiers attaché au dehors, Ramirez Diaz, rapporta que Bob fut conduit de porte en porte, protestant mais sans résister, ses bras étant tenus par deux des assaillants. En dépit des versions contradictoires de ceux qui avouèrent plus tard, et spécialement des versions contradictoires de la presse stalinienne, Diaz maintint sa déposition. Même après avoir été maintenu en prison durant un mois pour être interrogé au sujet de l'attentat, il déclara devant

la cour : « Bob ne fut pas maltraité par les assaillants, car il marcha avec eux volontairement, quoique tenu par les bras par deux d'entre eux. » Cette version semble être la plus proche de la réalité.

On doit ajouter qu'il n'est pas exclu que les assaillants aient franchi les murs autrement que par les portes et aient surpris Bob de l'intérieur.

Une fois dans le patio, les assaillants se répartirent. La maison s'avance dans le patio comme le tronc d'un T, la chambre à coucher de Trotsky se trouvant au milieu, entre le bureau de travail d'un côté et la pièce de Sieva de l'autre, cette dernière située à l'extrême pointe du T. Le mur Sud se trouve du côté droit de la barre du T, et du côté gauche sont les pièces des gardes, face au mur Nord. Une partie des assaillants se placèrent entre les pièces des gardes et la maison ; une autre partie à la porte de Sieva et près des fenêtres à la française de la chambre de Trotsky ; d'autres enfin traversèrent la bibliothèque et la salle à manger et enfoncèrent la porte du bureau de travail de Trotsky qui touche la chambre à coucher. Une fois en place ils ouvrirent le feu simultanément, ceux placés sur le côté gauche de la maison mitraillant les portes des pièces où les gardes de repos dormaient.

La fusillade dura de trois à cinq minutes. Quelques-uns des gardes purent riposter, mais apparemment sans résultat, quoiqu'il soit difficile de le savoir étant donné que le Guépéou a comme règle invariable de ne jamais laisser derrière lui ni mort ni blessé qui puissent compromettre les organisations staliniennes.

Les assassins prirent les deux automobiles, une Ford utilisée pour les courses, et une Dodge. Ils laissèrent derrière eux une scie électrique, des échelles de bois, des échelles de cordes, des forets, une bombe défectueuse contenant suffisamment de dynamite pour faire sauter la maison, plusieurs bombes incendiaires, une autre éclatée sur la pelouse, enfin celle qui brûlait à l'entrée de la chambre de Siéva et que Natalie éteignit avec des couvertures, non sans se brûler au bras et à la jambe.

La Ford resta en panne à peu de distance, la Dodge fut retrouvée abandonnée dans l'un des faubourgs de Mexico.

Les instruments que les assassins avaient amenés, ainsi que les uniformes de police, prouvent qu'ils avaient préparé bien à l'avance plusieurs systèmes d'attaque, que, par là même, celle-ci ne reposait pas sur la complicité d'un garde, comme la presse stalinienne le prétendit plus tard. Des événements ultérieurs prouvèrent qu'ils avaient envisagé à fond plusieurs manières de rejeter la responsabilité de l'attentat sur bien des gens sauf sur le vrai responsable, Joseph Staline.

LE MECANISME DU GUEPEOU

Au sein même de l'Union soviétique, le Guépéou, haï des ouvriers et craint par la population tout entière, se développe sur l'Etat ouvrier comme une excroissance parasitaire gigantesque. C'est l'instrument principal grâce auquel la bureaucratie stalinienne se maintient au pouvoir. Par la vénalité, la corruption, la terreur, les prisons, les pelotons d'exécution, elle opprime et étouffe le peuple, et pourchasse la moindre opposition avec la plus extrême violence.

En dehors de l'Union soviétique, le Guépéou double le Komintern en tant qu'instrument de politique étrangère. Mais c'est une autorité supérieure au Komintern dont il dirige la politique et l'activité. Au Comité central de chaque section de l'Internationale communiste siège au moins un représentant du Guépéou. Celui-ci n'est généralement connu comme tel que par le secrétaire du parti, ou tout au plus d'un ou deux des membres du C.C., de toute confiance. Les autres ne peuvent deviner son véritable rôle qu'en raison de l'autorité exceptionnelle qu'il exerce.

A l'intérieur de la section, cet agent suprême du Kremlin agit comme bon lui semble. Il étudie les effectifs du parti en commun

avec les membres du Comité central qui sont au courant de son rôle. Par des appels au dévouement envers le parti, par franche corruption et spécialement par pression exercée sur ceux qui sont exclus du parti et, par suite, coupés de leurs amis, souvent dépourvus de moyens d'existence et ce, souvent délibérément à cette fin, il met sur pied un appareil guépéoutiste à l'échelle nationale. Cet appareil est composé des membres les plus audacieux, les plus démoralisés, les plus cyniques du Parti communiste. Ils sont prêts à tout. Ils obéissent sans jamais poser la moindre question. Ils disposent de ressources illimitées.

Le Guépéou crée une division de travail en vue de ses crimes. Ses agents directs mettent au point le côté technique de l'affaire. La presse du Parti, ses orateurs et son entourage de sympathisants et d' « Amis » de l'Union soviétique servent de couverture à ces agents, masquant leur activité et divertissant toute investigation concernant leurs crimes. L'attentat contre Léon Trotsky est un exemple classique des méthodes du Guépéou, dans l'entreprise et la réalisation d'un crime important en dehors des frontières de l'U.R.S.S.

LA PREPARATION MORALE

Depuis l'arrivée de Léon Trotsky au Mexique, la presse stalinienne officielle et la presse contrôlée par les staliniens ont mené campagne contre lui, exigeant continuellement son expulsion sous prétexte qu'il était un « ennemi du Mexique ».

Lorsque le Dr Atl, un journaliste fasciste, joua le rôle d'une personnalité réactionnaire secondaire dans la vie politique mexicaine, la presse stalinienne tenta, par les moyens les plus fantastiques, de l'amalgamer avec Trotsky. Lorsque les compagnies pétrolières furent expropriées, la même presse accusa Trotsky d'être leur « représentant ». Lombardo Toledano, l'avocat qui dirige la bureaucratie de la C.T.M. (Confédération des Travailleurs du Mexique) accusa Trotsky, dans un meeting public, d'organiser la « grève générale » contre le gouvernement Cardenas — en oubliant évidemment d'expliquer ce qui aurait pu pousser Trotsky à agir ainsi contre le seul gouvernement du monde qui ait bien voulu lui accorder le droit d'asile. Durant la révolte cedilliste, la presse stalinienne accusa Trotsky d'être lié à Cedillo. Avant le pacte Hitler-Staline, la presse stalinienne dénonçait Trotsky comme un agent de l'Allemagne. Après le pacte Hitler-Staline, ils le dénoncèrent comme un agent de l'Angleterre et des Etats-Unis. L'accusation la plus courante contre Trotsky était ses prétendues « interventions » dans la politique mexicaine ; c'est-à-dire, en fait, ses quelques réponses aux calomnies staliniennes. Cette accusation prit une telle importance dans la presse stalinienne durant une certaine période, que le président Cardenas intervint par une interview accordée à **la Prensa,** dans laquelle il déclarait que Trotsky était un homme d'honneur et qu'il avait scrupuleusement tenu sa promesse de ne pas intervenir dans la politique mexicaine.

Toutes ces accusations répétées sans cesse, indiquaient clairement qu'on allait tenter d'assassiner Trotsky. Sans répit, dans la presse de la Quatrième Internationale on démontrait que cette activité de la presse stalinienne n'était pas seulement de purs exercices littéraires mais que ses aboiements cachaient, ni plus ni moins, la préparation d'une tentative d'assassinat. Les staliniens répondirent par des sarcasmes sur la « manie de la persécution » de Trotsky.

LA PREPARATION PHYSIQUE

Pendant que cette campagne morale contre Trotsky se poursuivait dans le public, le Guépéou commençait à envoyer quelques-uns de ses hommes au Mexique, spécialement par la voie de l'Ambassade mexicaine à Paris, où Bassols était en fonction. Il y avait parmi

eux, par exemple, les exécuteurs notoires du Guépéou en Espagne : Mink, du Parti Communiste américain, et Vidali (connu aussi sous le nom de Sormenti) de Trieste. Ce dernier est actuellement au Mexique sous le nom de Carlos Contreras.

La préparation physique de l'assassinat commença au moins en janvier dernier, lorsque la guerre s'étendit sur toute l'Europe, et que les élections mexicaines approchèrent. Au milieu des événements gigantesques de la seconde guerre mondiale, Staline espérait que l'assassinat de Trotsky passerait pour ainsi dire inaperçu. Les élections mexicaines fournissaient l'occasion de faire retomber la culpabilité sur les candidats qui combattaient les staliniens (D'où le cri des assaillants « Vive Almazan ! »).

Lorsqu'Hernan Laborde, del Campo et d'autres responsables furent exclus du Parti Communiste mexicain en mars, ils furent accusés de « trotskysme », c'est-à-dire de ne pas mener une campagne assez vigoureuse contre Trotsky. Or, jusqu'à cette période ils s'étaient contentés seulement du mot d'ordre « Mort à Trotsky ».

David Alfaro Siqueiros, Luis et Leopoldo Arenal, Antonio Pujol, qui dirigèrent l'assaut de la maison, et David Serrano, membre du Bureau politique du P.C. mexicain, établirent un réseau d'espions à Coyoacan, louant des appartements dans toutes les parties du village, qu'ils n'utilisèrent seulement que quelques jours. Une ancienne femme de Serrano, Julia Barradas de Serrano, avec une autre femme membre du Parti Communiste, louèrent un appartement distant seulement de deux maisons de celle de Trotsky, et commencèrent la tâche de circonvenir la police, avec une persistance qui prouve la régularité avec laquelle elles touchaient leur paye du Guépéou. Elles fournirent quotidiennement un rapport de leur activité à ceux qui étaient plus haut placés. L'un des policiers, qui fut séduit par leurs charmes d'une rare accessibilité, leur donna en souvenir une photo de toutes les consignes de police. Après l'attaque, on trouva dans leur appartement de grossières esquisses de la maison de Trotsky, apparemment des ébauches abandonnées de plans de l'intérieur de la maison.

Le Guépéou tenta d'acheter la maison dont Trotsky n'était au début que locataire, le forçant ainsi, grâce à l'aide opportune d'amis américains, à devenir propriétaire pour la première fois de sa vie.

David Serrano, vétéran de la guerre civile espagnole, qui a toutes les caractéristiques de quelqu'un qui agit comme représentant du Guépéou au Comité central du Parti communiste mexicain, s'occupa de trouver les uniformes de policiers.

Le moment approchant, le Guépéou loua même une bicoque abandonnée dans la montagne, acheta de la chaux et fit creuser une fosse dans la cave qui servait de cuisine, fosse dont la police est convaincue qu'elle était destinée à Trotsky et Natalie et dans laquelle fut jeté le corps de Robert Harte.

UN NID D'ASSASSINS

Pour une raison ou une autre, le Guépéou ne réussit pas à établir une cloison étanche entre ses spécialistes de la plume et ses spécialistes de la mitraillette. Luis Arenal, connu en Amérique pour ses précédentes relations avec **The New Masses,** était un collaborateur régulier de **Futuro.** La plupart des croquis et dessins attaquant Trotsky sont de lui, sans aucune erreur possible; David Alfaro Siqueiros fut présenté d'une manière élogieuse dans **Futuro,** le journal de Lombardo Toledano, comme un « artiste d'un grand prestige et de renommée universelle. A travers toute l'Amérique, de New-York à Buenos-Ayres, son œuvre de peintre est appréciée. Sa présence ici honore le Mexique. Dans n'importe quel pays du monde, un artiste de cette classe est l'objet de considérations, quelles que soient ses opinions politiques. Au Mexique il n'en est pas de même. Dernièrement, il a été l'objet de mesures policières arbitraires ».

C'est ce même peintre dont les qualités ne furent pas appréciées à leur juste valeur par la police, et qui, portant des lunettes noires, une fausse moustache et un uniforme de policier, dirigea la bande qui mena l'assaut. L'appréciation ci-dessus de Siquieros était apparemment de la plume de Alejandro Carillo, éditeur de **El Popular**, qui, après l'attaque, menaça de faire emprisonner Trotsky par cette même police pour diffamation.

Deux autres assaillants étaient collaborateurs du magazine de Toledano, **Futuro** : Felix Guerrero Mejia et Nestor Sanchez Hernandez, ce dernier auteur d'un article attaquant Trotsky.

Il est cependant douteux que les personnages principaux dans la préparation morale de l'attentat, qui sont des dirigeants du Parti communiste mexicain, tel David Serrano, aient participé comme exécuteurs. Encore bien plus éloignés de la participation physique sont des personnages comme l'avocat et orateur « transcendant » Lombardo Toledano, dont le travail consiste à s'occuper des syndicats en tant que couverture pour l'activité du Guépéou, et à défendre la politique stalinienne sans être formellement inscrit au parti. La participation de ces gentlemen déguisés en policiers aurait été une trop grave infraction aux règles admises par le Guépéou. Néanmoins les pages de **Futuro, El Popular** et **La Voz de Mexico** sont remplies de signatures de personnages mêlés de près ou de loin à l'attentat.

LE GUEPEOU INTENSIFIE LA CAMPAGNE

Dans le numéro de mars de **Futuro**, de Lombardo Toledano, le même mois où fut faite l'épuration dans le Parti communiste mexicain, le même mois durant lequel les espionnes achevaient leur tâche d'une manière bien connue, toutes les calomnies staliniennes furent mises à jour et réunies dans un article attaquant Trotsky.

Cet article, paru sous le titre « La signification du Trotskysme », fut écrit par Oscar Greydt Abelenda, professeur à l' « Université ouvrière » de Mexico contrôlée par les staliniens, et collaborateur de **La Voz de Mexico**, dans lequel il rendit d'ailleurs compte d'une session secrète du Plenum du comité national du Parti communiste, bien qu'il ne fût pas membre de cet organisme. L'article accuse Trotsky :

1° D'être « l'organisateur direct de l'intervention contre-révolutionnaire étrangère au Mexique ».

2° D'avoir été récemment « chassé » des « cadres de la Gestapo ». a) La liaison de Trotsky avec la Gestapo établie par les « célèbres procès de Moscou » n'ayant jamais été infirmée depuis »; b) le pacte Hitler-Staline ayant « mis en évidence que les services du trotskysme avaient cessé d'être indispensables à la Gestapo ».

3° De s'être alors placé « comme il fallait s'y attendre » dans les services du « Federal Bureau of Investigation (F.B.I.) des Etats-Unis ».

L'article explique ensuite que Trotsky avait été chassé de la Gestapo en raison des « liens qu'il avait établis avec Wall Street ». Trotsky, continue l'article, ayant perdu sa place dans la Gestapo, devait chercher un nouveau patron. « Pour le trotskysme, cela n'est pas nouveau, car, depuis 1924, il s'est trouvé simultanément au service de diverses agences d'espionnage, l'Intelligence Service, par exemple. »

L'article se termine sur la morale stalinienne : « Aujourd'hui, il est tout à fait évident que le trotskysme, en Amérique latine, n'est qu'une agence de pénétration, de confusion, de provocation et d'espionnage au service des impérialismes de Wall Street. »

Bien qu'il y ait plus de deux ans que la commission John Dewey ait démontré que toutes les vieilles calomnies staliniennes contradictoires, et que la macabre exhibition des procès de Moscou n'étaient pas autre chose qu'une monstrueuse machination, les agents du Guépéou continuent à répéter ces vieilles calomnies, comme si les chefs

du Guépéou se trouvaient incapables de perfectionner les inventions de Yagoda, liquidé lui-même par la suite.

Lorsque Trotsky désigna *Futuro* et son éditeur, Lombardo Toledano, comme ayant participé à la campagne de préparation morale, *Futuro* se récria : « Diffamation. »

BROUILLAGE DE LA PISTE SANGLANTE

Pour qui est tant soit peu au courant de la lutte historique de l'opposition de gauche contre la bureaucratie stalinienne corrompue, il ne fait aucun doute que l'attentat était l'épilogue de Staline aux procès de Moscou, dans lesquels il fit massacrer toute la vieille garde bolchevique. Pour la police, il était seulement question d'identifier les agents du Guépéou impliqués dans cette affaire.

En vue d'égarer la police sur une voie fausse, le Guépéou monta deux alibis : 1° le parti communiste n'avait rien à voir avec l'attentat ; 2° Trotsky lui-même avait organisé l'attentat.

Tout permet de penser que le Guépéou projetait de tuer Trotsky, d'enlever son corps, puis de prétendre, soit que Trotsky avait organisé l'attentat et s'était fait enlever dans le but de camoufler son départ aux Etats-Unis, soit qu'Almazan ou Diego Rivera avaient organisé l'attentat pour déclencher une intervention américaine, soit que tous ces éléments, ennemis des staliniens, quoique de points de vue absolument opposés, avaient organisé l'attentat en liaison avec la Commission Dies. Trotsky leur ayant échappé, ils retournèrent cette défense, soigneusement préparée pour les assassins contre Trotsky lui-même, et tentèrent de le tuer moralement là où l'attentat physique avait échoué.

Le 25 mai, le jour suivant l'attentat, le journal de Toledano, *El Popular*, s'avançant prudemment, étant donné ses liens avec le Guépéou et son incertitude quant à une découverte possible des assaillants par la police, affirma : a) que l'enquête devait être menée à fond et les coupables punis, « quelle que soit leur affiliation politique »; b) qu'il s'agissait d'un attentat contre le Mexique. « La première déclaration était faite pour laver Toledano et consorts au cas où les assaillants seraient pris, la seconde préparait l'accusation « d'un attentat volontaire », au cas où les assaillants échapperaient à la police. La possibilité d'une campagne en ce sens fut préparée en outre par la déclaration selon laquelle certains aspects de l'affaire étaient « obscurs et suspects ».

Le même jour, J. Rodriguez Casas, chef du service de police, dit à la cuisinière de la maison que, selon son opinion, il s'agissait d'un « attentat volontaire ». Cette version fut répétée ensuite à la police par cette femme. Ce fait ne fut cependant rendu public qu'au bout d'un mois environ. Depuis, d'autres événements ont jeté la suspicion sur le rôle de cette femme.

Ce même jour ou le suivant, autant que cela puisse être déterminé, d'après les aveux de quelques-uns des agents du Guépéou, Harte fut assassiné dans le plus pur style guépéoutiste : une balle derrière la tête, l'autre dans la tempe. Les deux derniers agents du Guépéou qui restèrent avec lui sont, d'après les aveux, Luis Arenal, le collaborateur de *The New Masses*, et son frère Léopoldo.

Pourquoi le Guépéou enleva-t-il et tua-t-il Harte ? Ils auraient pu l'attacher, comme ils l'avaient fait pour les policiers. Etait-ce pour l'empêcher de désigner la personne qui le trompa pour faire ouvrir la porte ? Etait-ce pour empêcher qu'il puisse, par la suite, identifier ses assaillants en cas de découverte policière ?

Le 27 mai, *El Nacional* publia une histoire très significative : « Trotsky se contredit lui-même », basée sur le fait que l'un des quotidiens avait rapporté que Trotsky et sa femme avaient échappé aux assassins en se jetant à terre, qu'un second quotidien racontait qu'ils s'étaient cachés dans un coin, et qu'un troisième affirmait que Trotsky et sa femme ne couchaient pas toujours dans leur chambre.

Par une remarquable coïncidence, que le mécanisme du Guépéou

pourrait seul expliquer, la même histoire apparut, mot pour mot, dans *El Popular*, de Toledano, le même matin.

Il est clair que les principaux assassins, ceux qui pourraient conduire aux responsables supérieurs liés au Kremlin, ont réussi à quitter le pays. Le Guépéou croyait alors avoir réussi à dérouter la police. On ne sait pas encore très exactement quel est l'agent du Guépéou qui orienta la police dans cette direction. Une bonne part des soupçons se porte sur Bassols, ancien ambassadeur en France, qui est un stalinien bien connu, et qui fait l'objet de commentaires élogieux dans la presse stalinienne.

L'interprétation guépéoutiste d'un « attentat volontaire » commençait alors à être répandue par tous les divers canaux du Parti communiste. Elle fut défendue dans un meeting de masses par un orateur responsable du Parti communiste. On comparaît l'attentat à l'incendie du Reichstag par les nazis en 1933. (La seule comparaison possible est justement que les nazis rejetèrent l'incendie sur le dos des communistes, exactement comme les staliniens essayent maintenant de faire porter par Trotsky la responsabilité de l'attentat.) Le Parti communiste publia une déclaration selon laquelle l'attentat avait été organisé par « les agents de la Commission Dies », travaillant dans les rangs du parti d'Almazan, et que l'attentat était une « provocation » faisant « partie du programme des compagnies pétrolières ».

ILS SALISSENT LE NOM DE LEUR VICTIME

Au même moment, en contradiction complète avec son accusation d' « attentat volontaire », le Guépéou commença une campagne contre Robert Harte, l'accusant d'être le dirigeant de l'attentat, et d'avoir trahi son chef, c'est-à-dire, en fait, d'être vendu au Guépéou.

Mais le journal de Toledano, *El Popular*, du 25 mai, rapportait, d'après des sources non mentionnées, que :

« Le policier Arias déclara que, lorsque les individus habillés en policiers et en soldats pénétrèrent dans la maison, ils se trouvèrent face à Sheldon, trois d'entre eux s'emparèrent du secrétaire de Trotsky et l'attachèrent pendant qu'il protestait violemment en espagnol. Pour le faire taire, ils le bâillonnèrent et le jetèrent dans l'une des automobiles qu'ils avaient laissées dans la rue. »

Cette description de la résistance de Sheldon ne se trouve dans aucun autre rapport sur l'attentat, sauf dans celui de *El Popular*. Cela démontrerait que Bob avait opposé une résistance désespérée. Toledano, avec sa source d'information de première main, était naturellement fort capable de fournir un rapport exact de tous ces détails.

A partir du 27 mai, tous les procédés imaginables de diffamation furent utilisés contre Harte dans la presse stalinienne. On dit qu'il avait une photo de Staline chaleureusement dédicacée dans son appartement (mensonge du Guépéou, que même un télégramme de démenti de son père ne parvint pas à détruire); on dit qu'il n'était pas un Américain, mais un Russe débarqué d'un bateau une semaine ou deux avant son arrivée au Mexique, et que les références, grâce auxquelles il obtint un travail de Trotsky, étaient tellement bonnes que ce dernier ne pensa même pas à les mettre en doute ; que ses bagages portaient encore des étiquettes de Moscou ; que c'était le type même du gangster ; que, pendant l'attentat, il courut dans le patio en pyjama ; qu'il avait touché une somme fabuleuse pour sa trahison ; qu'il était impossible de voler les autos de Trotsky sans son aide car il détenait les clefs de contact (en réalité celles-ci étaient toujours sur les voitures, en cas de nécessité urgente); qu'il n'était pas venu au Mexique comme agent des assassins, mais qu'il y fut acheté par eux ; qu'il conduisait lui-même l'une des voitures qui emmenèrent les assassins ; qu'il était très nerveux lorsqu'il partit avec ceux-ci ; qu'il était au contraire très calme et parla familièrement avec l'un d'entre eux qu'il appelait « Felipe »; qu'il avait la confiance totale de Trotsky, et dirigea l' « attentat volontaire »; qu'il était sain et sauf dans la maison de son père, à New-York.

Ces calomnies étaient la chaux vive morale avec laquelle le Guépéou espérait cacher les traces conduisant au cadavre décomposé dans la cabane montagnarde.

En fait, pendant plusieurs jours, les staliniens réussirent à désorienter les recherches de la police. Deux des secrétaires de Trotsky furent gardés, pour « interrogatoire », deux jours en prison. Deux familiers de la maison de Trotsky, dont un réfugié allemand, furent gardés quatre jours à la prison de Guadalupe. Le chauffeur de Diego Rivera fut arrêté. La maison de Frida Kahlo, l'ancienne femme du peintre, fut perquisitionnée. Apparemment le Guépéou faisait de sérieux progrès dans sa campagne d'assassinat moral.

LE TOURNANT DE L'ENQUETE

Le 31 mai, Trotsky fit une déclaration à la presse, affirmant catégoriquement que la police avait orienté ses recherches sur une fausse piste. Il décrivit les méthodes du Guépéou, et désigna Lombardo Toledano et David Siqueiros comme étant susceptibles de « donner quelques éclaircissements sur la préparation de l'attentat ». Dans les cercles gouvernementaux le bruit courut que le président Cardenas lui-même ordonna un tournant complet dans les recherches de la police, tournant qui apporta un succès total dans la découverte des criminels.

Le Parti communiste qualifia la déclaration de Trotsky d' « insulte à la police ». A quel titre Trotsky pouvait-il prétendre lui indiquer comment chercher les criminels ? Le 1er juin, Luis Lombardo Toledano, frère cadet de l'orateur « transcendental », envoya une déclaration à la presse écrite ostensiblement à la main à l'encre verte :

« Pour Trotsky la police mexicaine est une police stupide. Elle ne mérite aucun respect. Ce n'est pas l'avis des Mexicains. »

Apparemment le Guépéou jugea les coups de Toledano le cadet insuffisants pour faire échec à l'impression que l'article de Trotsky avait produite. Les hommes à tout faire des staliniens se mirent à l'ouvrage. Ils qualifièrent l'attentat de « chantage international ». Ils protestèrent contre l'arrestation de quelques-uns des membres de leur parti. Ils demandèrent l'expulsion de Trotsky. Ils affirmèrent que l'attentat n'avait été prémédité que pour contredire les déclarations du président Cardenas selon lesquelles il n'y avait pas de Cinquième colonne au Mexique. Ils invoquèrent Almazan, les fauteurs de guerre, les compagnies pétrolières, l'impérialisme, la haine de l'Union soviétique. Ils élaborèrent même quelque chose de clair et d'étincelant : Trotsky est « un instrument des Yankees dans la guerre des nerfs contre le Mexique ».

Harry Block, intime des cercles staliniens les plus élevés du Mexique, éditeur d'un bulletin ronéotypé de nouvelles distribué gratuitement aux Etats-Unis par l' « Université ouvrière » stalinienne, et celui que l'on considère comme l'agent de liaison entre Lombardo Toledano et le vieux carriériste du Guépéou, Oumansky, actuellement ambassadeur de l'U.R.S.S. aux Etats-Unis, écrivit un article jetant le doute sur la réalité de l'attentat. La *Nation*, aux U.S.A. avec sa déférence habituelle envers les exigences staliniennes dans les circonstances critiques, donna une place de premier ordre à cette information guépéoutiste.

Le parti communiste protesta avec une volubilité excessive contre l'arrestation de deux de ses membres bien connus, David Serrano et Luis Mateos Martinez, déclarant le 7 juin que la police avait opéré ces arrestations « après que Trotsky eut fait des déclarations subversives, antimexicaines et très dangereuses ». Leur protestation verbale ajoutait : « Notre parti se considère comme hors de cause, étant un parti révolutionnaire qui soutient le gouvernement du général Cardenas ». Par la suite, les staliniens développèrent cet argument profond en déclarant qu'il sautait aux yeux qu'ils ne pouvaient être

coupables, « puisque le mouvement marxiste ne croit pas au terrorisme ».

Cependant la question n'était pas de savoir si l'organisation stalinienne est marxiste, mais si le Guépéou avait organisé l'attentat.

La Voz de Mexico, l'hebdomadaire du Parti communiste, parut le 9 juin avec un titre gras en deux lignes, une histoire sur trois colonnes et « Trotsky et sa bande à la porte du Mexique ! ». L'article considérait comme « mal venu qu'un chef de police permette à un Trotsky d'indiquer à la police ce qu'elle doit faire pour découvrir les auteurs de l'attentat ».

La raison de ces imprécations au sujet de l' « inconvenance » de la police à s'informer auprès de Trotsky, relativement à ceux qui avaient mitraillé sa chambre, devint bientôt tout à fait claire.

LA POLICE MEXICAINE RESOUT LE PROBLEME

Le 18 juin, la préfecture de police de Mexico annonçait qu'elle avait résolu le problème. Vingt-sept membres du Parti communiste étaient arrêtés. Un certain nombre d'entre eux avaient reconnu leur participation à l'attentat. Davil Alfaro Siqueiros, l'homme qui « faisait honneur » au Mexique, selon la revue *Futuro* de L. Toledano, était désigné comme le dirigeant effectif de l'attentat. Les supérieurs dont il recevait les ordres étaient inconnus des guépéoutistes de base pris dans les filets de la police. Haikys, précédemment membre de la légation soviétique au Mexique, et ambassadeur soviétique en Espagne pendant la guerre civile après que Rosenberg eût été « purgé », était suspecté d'être l'un des supérieurs. Carlos Contreras, assassin à gages du Guépéou en Espagne, était rangé dans la même catégorie. Siqueiros, les frères Arenal, Antonio Pujol, tous membres du Parti communiste, avaient fui du Mexique.

La presse stalinienne annonça les arrestations sans mentionner l'affiliation politique des internés, excepté dans le cas de Siqueiros, primitivement « honneur du Mexique » mais à présent « fou », « indiscipliné » et « pédant ». La fausse moustache et les lunettes noires étaient sans aucun doute le signe de son attitude « pédante » lorsqu'il se servait de mitraillettes et de bombes, mais les raisons pour lesquelles on le qualifie « d'indiscipliné » ne sont pas encore claires.

Jour après jour, des aveux supplémentaires furent obtenus, particulièrement de Nestor Sanchez Hernandez, l'un des collaborateurs de *Futuro* de Toledano, impliquant d'autres membres du Parti communiste. Les aveux entraînèrent l'arrestation des chauffeurs qui avaient conduit les automobiles. Quelques-uns des uniformes de police furent trouvés chez des membres du Parti communiste, ainsi qu'un revolver volé aux policiers attachés sur le plancher de leur poste de garde.

El Popular, le journal de Toledano, opéra alors un tournant désespéré pour se blanchir de la complicité dans l'attentat, publiant une déclaration « réaffirmant notre attitude dans le cas Trotsky », c'est-à-dire la déclaration du 25 mai dans laquelle ils demandaient une « enquête » et la condamnation des coupables « quelle que soit leur affiliation politique ».

Le Parti communiste, mis en lumière dans toute sa hideur, sans aucune couverture de responsabilité possible, ne pouvait que cligner des yeux devant la lumière de la plus défavorable publicité qui était son lot depuis la mise à nu de l'assassinat d'Ignace Reiss en Suisse par le Guépéou. Dans le numéro du 23 juin de *La Voz de Mexico*, il publia une déclaration qui est une réfutation chimiquement pure de lui-même et la preuve la meilleure de l'implication de son appareil dans l'attentat. Notez la tentative de se cacher derrière Bob Harte dont ils avaient recouvert le corps de chaux vive.

« Les rouages d'une gigantesque provocation raffinée contre le Parti communiste mexicain et le mouvement ouvrier ont été publiquement mis en lumière. De nombreuses personnes apparaissent impliquées directement ou indirectement (!) parmi lesquelles David Alfaro Siqueiros, désigné comme dirigeant de l'attentat. La responsabilité de l'un des intimes de Léon Trotsky lui-même, son secrétaire Sheldon Harte, est clairement démontrée. Aucun des participants n'est membre du parti (?); tous sont des éléments incontrôlables (!!) et des agents provocateurs... L'opinion publique a été surprise par le fait que, malgré les forces considérables des assaillants et les complicités — comme celle de Sheldon — sur lesquelles ils comptaient, ni Trotsky, ni ses collaborateurs, ni ses domestiques n'ont été blessés. Cela renforce l'affirmation que nous avons faite dès le début, selon laquelle la provocation, préparée avec un tel raffinement qu'elle implique même des hommes de paille « communistes », (des hommes de paille avec cependant suffisamment d'os et de cartilages pour manier une mitraillette — J.H.), fut effectuée dans le but de donner une base légale pour attaquer et déclencher la répression contre le parti communiste et les autres forces révolutionnaires du pays. Les services d'espionnage des pays belligérants et les organisations trotskystes qui travaillent au Mexique, toutes remplies de provocateurs et d'espions, comme il est prouvé dans le cas de Sheldon qui, alors que la majorité des gens impliqués dans l'affaire sont aux mains de la police, lui a échappé — (Le Guépéou considérait que la chaux avait suffisamment fait son travail pour que cette affirmation soit de toute tranquillité; notez aussi le mot « majorité ». Ce mot est lancé pour couvrir les plus éminents agents du Guépéou toujours en fuite. J. H.) pourraient certainement en dire beaucoup plus long au sujet des réels organisateurs de l'attentat contre Léon Trotsky... Nous insistons, une fois de plus, sur le fait qu'il serait salutaire pour le pays que Trotsky, qui a donné prétexte à une monstrueuse provocation contre le Parti communiste et contre le Mexique lui-même, quitte ce pays. »

Staline, comme on le sait bien, considéra depuis longtemps que la remise de Trotsky dans ses mains serait bien préférable aux incertitudes des mitraillades de sa chambre à coucher.

LE CORPS DE ROBERT HARTE

L'insistance du Parti communiste sur la complicité de Harte était la meilleure preuve de sa loyauté envers la IVe Internationale. Tôt dans la matinée du 25 juin, cette loyauté fut confirmée de la manière la plus triste et la plus tragique par l'identification de son corps que la police avait découvert en suivant les indications fournies par l'un des staliniens emprisonnés.

Le Guépéou était maintenant complètement démasqué, non seulement en tant qu'organisateur de l'attentat, mais aussi comme l'assassin de Robert Sheldon Harte.

Depuis la découverte du corps de Harte, la presse stalinienne n'en diminua pas pour cela d'un iota sa campagne contre Léon Trotsky. Au contraire, elle chercha à étendre sa campagne aux tribunaux mexicains. *El Popular* et *Futuro* intentèrent des procès en diffamation, et la *Vox de Mexico* annonça son intention d'en faire autant. Chaque numéro de la *Voz* continue à demander l'expulsion de Trotsky et l'exige maintenant aussi pour ses secrétaires, qu'elle déclare être « l'organisme exécutif » de la IVe Internationale. Un avocat, Pavon Flores, membre du comité central du Parti communiste, a été désigné pour défendre les prisonniers Serrano et Martinez. Dans un interrogatoire de Trotsky qui dura six heures devant le juge Trujillo chargé de l'affaire, Flores tenta de faire revivre la théorie de « l'attentat volontaire » et d'insinuer que Harte avait parlé avec Trotsky au sujet de l'attentat la veille de sa réalisation.

Lorsque Trotsky répondit à Flores, il répondit à toute la manœuvre du Guépéou : « Ces questions semblent vouloir ressusciter le cadavre de la théorie de l' « attentat volontaire ». Il vaudrait mieux ressusciter le cadavre de mon ami Robert Sheldon Harte.. »

PREPARATION A UN SECOND ATTENTAT

Les hurlements continuels de la presse stalinienne ne signifient pas autre chose que la préparation à un second attentat, plus efficacement préparé par le Guépéou. Un second attentat contre Trotsky est absolument certain. Ayant souffert tous les dommages moraux et politiques de la première affaire, Staline doit maintenant montrer qu'il est au moins assez puissant pour que sa volonté soit faite. Là où il a dépensé au moins dix mille dollars pour préparer le premier attentat, il dépensera, cette fois-ci, incomparablement plus. La vie de Trotsky est en danger mortel.

LE GUEPEOU, SOUS-PRODUIT DE LA REACTION MONDIALE

Dans la presse stalinienne, le mot Guépéou apparaît si rarement, qu'il semblerait que les hommes à tout faire de la IIIe Internationale osent rarement s'avouer à eux-mêmes l'existence de cette redoutable Inquisition moderne. Parmi les ouvriers du monde entier, il y a une grande répugnance à croire que sur le corps de l'Etat ouvrier ait pu se développer une organisation aussi horrible que le Guépéou. Cela a prêté au Guépéou en dehors de l'Union soviétique une certaine apparence protectrice d'irréalité.

Mais un coup d'œil sur les traces encore fraîches sur les murs de la maison de Trotsky que les balles de mitraillettes frappèrent, est suffisante pour convaincre tout le monde de la brutale réalité de l'organisation terroriste de Staline. Quelques minutes de lecture de la presse stalinienne sera d'autant plus convaincante de la réalité du Guépéou, malgré l'absence de son nom en caractères d'imprimerie.

Le Guépéou est un sous-produit de la réaction mondiale dans une période de guerres et de convulsions fiévreuses, au fur et à mesure que la société approche de l'ère du socialisme. En dernière analyse, le Guépéou est une suppuration du corps pourrissant du capitalisme là où il s'appuie sur l'Union soviétique. Il dirige sa terreur contre la IVe Internationale principalement, parce qu'il sait très bien que la IVe Internationale est la seule force capable de donner à la classe ouvrière mondiale un programme qui mène à la révolution socialiste victorieuse. La destruction du capitalisme entraînera avec elle la destruction du Guépéou et la fin du règne de Staline dans l'Union soviétique. Comme l'autre Inquisition, le Guépéou ne deviendra rien de plus qu'un souvenir de ce sauvage passé préhistorique précédant la période où la structure économique sera organisée de manière rationnelle.

Dans la grande tâche de construction de la société future, Robert Harte est tombé en soldat loyal à l'avant-garde du prolétariat révolutionnaire. Il n'est pas le premier des secrétaires de Trotsky à tomber victime du Guépéou. Il est le huitième. Avant lui sont tombés les héros suivants de la classe ouvrière : M. Glasman, G. Butow, Y. Blumkin, N. Sermuks, I. Poznansky, R. Klement, E. Wolf. Mais Bob fut le premier de la section américaine de la IVe Internationale à être frappé par les balles du Guépéou Sur l'une des nouvelles tours fortifiées qui ont été construites en vue d'un prochain attentat du Guépéou de Staline, une plaque a été placée :

A la mémoire
de
Robert Sheldon Harte
(1915-1940)
assassiné par Staline.

(Publié dans *Fourth International*, août 1940.)

COMMENT C'EST ARRIVÉ

par Natalie TROTSKY

MARDI 20 août 1940, 7 heures du matin. « Tu sais, je me sens bien aujourd'hui, en tout cas, ce matin; il y a longtemps que je ne me suis senti aussi bien. La nuit dernière j'ai pris une double dose de soporifique. J'ai remarqué que ça me fait du bien. »

— C'est vrai. Je me rappelle que nous l'avions déjà remarqué en Norvège où il t'arrivait beaucoup plus souvent de te sentir abattu de fatigue... Mais ce n'est pas la drogue elle-même qui te fait du bien, c'est un profond sommeil, un repos complet.

— Bien sûr, c'est évident.

Lorsqu'il ouvrait le matin ou fermait le soir les énormes volets d'acier construits dans notre chambre par nos amis après l'attentat du 24 mai contre notre maison, L. D. faisait parfois la réflexion suivante : « Maintenant aucun Siqueiros ne peut nous atteindre ». Et au réveil il me disait bonjour ainsi : « Tu vois, après tout, ils ne nous ont pas tués la nuit dernière et cependant tu n'es pas satisfaite. » Je me défendais de mon mieux... Une fois, après un « bonjour » de ce genre, il ajouta pensivement: « Oui, Natacha, nous n'avons qu'un sursis. »

Il y a longtemps, en 1928, lorsque nous fûmes exilés à Alma Ata où l'inconnu nous attendait, nous eûmes une nuit une conversation dans le compartiment du train qui nous emmenait en exil... Nous ne pouvions dormir, après le tumulte des dernières semaines et particulièrement des derniers jours à Moscou. En dépit de notre fatigue extrême, l'excitation nerveuse persistait. Je me rappelle que Lev Davidovich me dit alors : « C'est mieux ainsi (l'exil). Cela ne me dirait rien de mourir dans un lit au Kremlin. »

Mais ce matin là il était loin de telles pensées. Le fait d'être physiquement d'aplomb faisait qu'il se préparait à une journée de travail « tout à fait bonne ».

Il sortit d'un pas ferme dans le patio pour nourrir ses lapins après avoir fait une rapide toilette et s'être habillée prestement. Lorsque sa santé était faible, nourrir les lapins était pour lui une véritable corvée; mais il ne le faisait pas moins, ayant pitié pour ces petits animaux. Il lui était difficile de le faire comme il le désirait, selon son habitude, avec soin. D'autre part, il devait se tenir sur ses gardes; il devait conserver ses forces pour un autre genre de travail : *le travail à son bureau.* Prendre soin des animaux, nettoyer leurs cages, etc., était pour lui un relâchement et une distraction, mais, d'un autre côté, c'était une source de fatigue ; et ceci en retour se reflétait sur ses possibilités de travail. Il se consacrait entièrement à chaque chose qu'il entreprenait, indépendamment de la tâche elle-même.

Je me souviens qu'en 1933 nous partîmes de Prinkipo pour la France, où nous vécûmes dans une villla isolée non loin de Royan, sur les côtes de l'Atlantique. Notre fils et nos amis s'étaient arrangés pour trouver cette villa qui se nommait « Les Embruns ». Les vagues de l'océan houleux entraient presque dans le jardin et des embruns passaient par la fenêtre ouverte. Entourés de nos amis, nous vivions dans des conditions semi-légales. Par moments nous étions une vingtaine. Huit ou neuf habitaient la maison. En raison de notre situa-

tion, il était hors de question d'employer une femme de chambre ou quelqu'un pouvant aider à la cuisine. Tout le travail retombait sur les épaules de Jeanne, la femme de mon fils, et sur Vera Molinier, et moi aussi j'aidais au travail. Les jeunes camarades lavaient la vaisselle. Lev Davidovitch lui aussi voulait aider au travail de la maison et commençait à laver la vaisselle. Mais nos amis protestèrent : « Il doit se reposer après le repas. Nous pouvons nous arranger. » D'autre part, mon fils Liova me dit : « Papa insiste pour qu'on emploie une méthode scientifique pour laver la vaisselle et cela nous prend trop de temps.. » A la fin, L. D. dut cesser de s'occuper de ce genre de choses.

La voie de la facilité, le laisser-aller, les manières semi-indifférentes lui étaient choses inconnues. C'est pourquoi rien ne le fatiguait plus que les conversations à bâtons rompus. Mais avec quel enthousiasme il ramassait des cactus pour les replanter dans notre jardin. Il se donnait corps et âme à son travail, étant le premier à la tâche et cessant le travail le dernier. Pas un seul des jeunes gens qui l'accompagnaient dans les promenades à la campagne et qui travaillaient avec lui en dehors de la maison ne pouvait suivre son train; ils se fatiguaient plus vite que lui et s'effondraient les uns après les autres. Mais lui, il était infatigable. Le regardant faire, j'en étais souvent émerveillée. D'où tirait-il cette énergie, cette endurance physique ? Ni la chaleur intolérable du soleil, ni les ascensions, ni les descentes, chargé de cactus lourds comme du plomb, ne le gênaient. Il était hypnotisé par l'*accomplissement* de la tâche entreprise. Il trouvait le repos en changeant de tâche. Cela lui fournissait aussi un répit devant les coups qui s'abattaient sur lui. Plus les coups étaient écrasants, plus il oubliait par une recrudescence de travail.

Nos promenades — qui étaient en réalité des expéditions de guerre pour la récolte de cactus — devenaient de plus en plus rares en raison « des circonstances échappant à notre contrôle ». Cependant, de temps à autre, saturé de la monotonie de sa routine quotidienne, Lev Davidovich me disait : « Cette semaine il faut que nous nous promenions une journée entière, ne penses-tu pas ? »

— Tu veux dire une journée de travail de bagnard ? lui reprochai-je. C'est entendu, nous irons sûrement.

— Il vaudrait mieux que nous partions de bonne heure. Ne pourrions-nous pas quitter la maison vers six heures du matin ?

— Pour ma part, six heures ne me gênent pas; mais ne seras-tu pas trop fatigué ?

— Non, cela ne fera que me rafraîchir, et je promets de ne pas passer la mesure.

Généralement Lev Davidovich nourrissait ses poulets et ses lapins, qu'il surveillait de si près, à partir de sept heures un quart (quelques fois sept heures vingt) jusqu'à neuf heures du matin. Quelquefois il interrompait ce travail pour dicter au dictaphone un ordre ou une idée qui lui venait à l'esprit. Ce jour-là, il travailla dans le patio sans interruption. Après le petit déjeuner, il m'assura qu'il se sentait très bien et me parla de son intention de commencer à dicter un article sur la conscription aux Etats-Unis. Et il se mit effectivement à dicter.

A une heure, Rigault, notre avocat dans l'affaire de l'attentat du 24 mai, vint nous voir. Après mon départ, Lev Davidovich jeta un coup d'œil dans ma pièce pour me dire, non sans regret, qu'il lui fallait repousser à plus tard son travail sur l'article et reprendre la préparation des matériaux pour le procès au sujet de l'attentat. Lui et son avocat estimaient qu'il était nécessaire de répondre à *El Popular* en raison du fait que L. D. avait été accusé de diffamation au cours d'un banquet organisé par ce journal.

— Et je vais prendre l'offensive et les accuser de mensonge effronté, dit-il d'un ton de défi.

— C'est dommage que tu ne puisses écrire sur cette question de conscription.

— Oui, mais on n'y peut rien. Je dois repousser cela pour deux

ou trois jours. J'ai déjà demandé que tout le matériel concernant cette question soit déposé sur mon bureau. Après dîner, je recommencerai à travailler dessus. Je me sens en forme, m'assura-t-il une fois encore.

Après une brève sieste, je le vis assis à son bureau, qui était déjà couvert de notes concernant l'affaire d'*El Popular*. Il était toujours de bonne humeur et je me sentais plus gaie. Lev Davidovich se plaignait depuis assez longtemps d'une fatigue nerveuse à laquelle il succombait parfois. Il savait que ce n'était que passager, mais dans les derniers temps, il semblait en douter plus que jamais auparavant ; ce jour nous semblait marquer le commencement d'une amélioration de son état physique. Il avait aussi meilleure mine. De temps à autre, j'entr'ouvrais légèrement la porte pour ne pas le déranger et le voyais dans sa position habituelle, penché sur son bureau, la plume à la main. Je me rappelais la phrase ; « Une histoire de plus, la dernière, et mon écrit est à sa fin. » Ainsi disait l'ancien moine Pimen dans le drame de Pouchkine « Boris Godounov », lorsqu'il relatait les mauvaises actions du tsar Boris.

Lev Davidovich menait une vie semblable à celle d'un prisonnier ou d'un ermite, avec cette différence que dans sa solitude il ne donnait pas une simple description chronologique des événements mais menait une lutte passionnée et indomptable contre ses ennemis idéologiques.

Malgré la brièveté de ce jour-là, Lev Davidovich avait jusqu'à cinq heures de l'après-midi dicté au dictaphone plusieurs fragments de son article sur la conscription aux U.S.A. et environ cinquante courtes pages de son travail de démasquage d'*El Popular*, c'est-à-dire des machinations de Staline. C'était pour lui un jour d'équilibre physique et spirituel.

JACSON APPARAIT

A cinq heures nous prîmes le thé ensemble, comme à l'habitude. A cinq heures vingt, peut-être cinq heures et demi j'allais sur le balcon et vis Trotsky dans le patio auprès d'une cabane à lapin ouverte. Il était en train de nourrir les animaux. Auprès de lui se tenait une figure non familière. Ce n'est que lorsqu'il enleva son chapeau et s'avança vers le balcon que je le reconnus. C'était « Jacson ».

— Le voilà encore, pensais-je, comment se fait-il qu'il commence à venir si souvent ? me demandais-je.

— J'ai terriblement soif, pouvez-vous me donner un verre d'eau ? demanda-t-il, en me saluant.

— Peut-être voudriez-vous une tasse de thé ?

— Non, non. J'ai mangé trop tard, et je sens que mon repas est encore là, répondit-il en montrant sa gorge. « Cela m'étouffe ». Son visage était gris-vert. Son allure générale celle d'un homme très nerveux.

— Pourquoi portez-vous un chapeau, et un pardessus ? (Son pardessus pendait sur son bras gauche et il le serrait le long de son corps). Il y a un tel soleil aujourd'hui.

— Oui, mais cela ne va pas durer, il va pleuvoir.

Je faillis répondre qu' « aujourd'hui il ne pleuvrait pas » et remettre en question sa vantardise continuelle selon laquelle il ne portait jamais de chapeau ni de pardessus, même par les plus mauvais temps, mais je me découragea en quelque sorte et laissai tomber la question. Au lieu de cela je demandais :

— Comment va Sylvia ?

Il parut ne pas me comprendre. Je l'avais troublé par mes questions précédentes au sujet de son manteau et de son chapeau. Et il était complètement désemparé dans ses propres pensées et extrêmement nerveux. Finalement, comme s'il se réveillait d'un profond sommeil, il me répondit : « Sylvia ?... Sylvia ?... » Et se reprenant, il ajouta indifféremment : « Elle va toujours bien ».

Il commença à retourner vers Lev Davidovich et les cabanes à

lapins. Je lui demandai, au moment où il s'en allait : « Est-ce que votre article est prêt ? »

— Oui, il est prêt.

— Est-il tapé à la machine ?

D'un mouvement gauche de la main, et continuant à presser contre lui son manteau dans la doublure duquel étaient cousus, comme on le sut par la suite, un pic et une dague, il exhiba plusieurs pages tapées à la machine, pour me les montrer.

— Il vaut mieux que votre texte ne soit pas écrit à la main. Lev Davidovich déteste les manuscrits illisibles.

Deux jours avant, portant un manteau et un chapeau, il avait demandé à nous voir. Je ne le vis pas cette fois-là car, par malchance, je n'étais pas à la maison. Mais Lev Davidovich me dit que « Jacson » nous avait demandés, et l'avait un peu surpris par son attitude. Lev Davidovich dit cela sur un ton qui indiquait qu'il ne désirait pas réfléchir sur la question, mais en même temps il sentait qu'il devait m'en parler, sous-entendant quelques traits nouveaux chez le personnage.

— Il a apporté un plan de son article, en réalité quelques phrases — confus et sans grand intérêt. Je lui ai suggéré quelques idées. Nous verrons.

Et il ajouta :

— Hier, il ne ressemblait pas du tout à un Français. Tout à coup, il s'est assis sur mon bureau et garda son chapeau sur la tête tout le temps.

— Oui, c'est curieux, dis-je étonnée. Il ne porte jamais de chapeau.

— Cette fois-là il portait un chapeau, répondit Lev Davidovich, et il n'insista pas sur le sujet. Il parlait d'une manière indifférente. Mais j'étais déconcertée : il me semblait qu'à cette occasion il avait entrevu quelque chose de nouveau au sujet de « Jacson », mais qu'il n'en avait pas encore tiré de conclusion, ou plutôt qu'il n'était pas pressé de le faire. C'est à la veille du crime que nous eûmes cette brève conversation.

Portant un chapeau. Un manteau sur le bras. S'asseoir sur la table — tout cela n'était-il pas une répétition ? Il le fit pour être plus assuré et plus précis dans ses mouvement le lendemain.

Qui aurait pu le suspecter cependant ? Cela nous embarrassait tout au plus. Qui aurait pu prévoir que le jour du 20 août, si ordinaire, serait d'une aussi fatale importance ? Rien n'annonçait un mauvais augure. Depuis l'aube, le soleil brillait, comme toujours dans ce pays, illuminant la journée entière. Les fleurs s'épanouissaient, et l'herbe du jardin faisait un fond de laque... Chacun vaquait à ses propres occupations, tout le monde s'ingéniant à faciliter la tâche de Lev Davidovich. Combien de fois, au cours de cette journée, il gravit les marches basses de ce balcon, et marcha dans cette pièce, et s'assit sur cette même chaise, derrière son bureau... Tout ceci était si naturel et si coutumier, et, en raison de cette familiarité, semble maintenant si terrible et si tragique. Personne, pas un seul d'entre nous, pas même lui ne pouvait pressentir le désastre imminent. Et, sous cette incapacité, une sorte d'abîme se creusait. Au contraire, la journée entière fut des plus tranquilles. Lorsque L. D. se rendit dans le patio, l'après-midi, et je l'aperçus tête nue sous un soleil brûlant, je m'empressais de lui porter son chapeau blanc pour protéger sa tête. *Pour le protéger du soleil... et à ce moment-là déjà une mort terrible le menaçait.* A ce moment-là, nous ne soupçonnions pas les arrêts du destin, et le désespoir ne nous déchirait pas le cœur.

» Je me souviens que lorsque le système d'alarme fut installé par nos amis dans la maison, le jardin et le patio, et que les postes de garde furent désignés, j'attirai l'attention de L. D. sur le fait qu'un garde devrait être posté à sa fenêtre. A ce moment-là, cela me sembla *réellement* indispensable. Mais L. D. objecta que cela nécessiterait d'augmenter la garde pour la porter à dix hommes, et que cela dépassait nos possibilités, tant du point de vue argent que du point de vue du nombre de camarades pouvant être mis à la disposition de notre

organisation. Un garde à la fenêtre ne l'aurait pas sauvé dans ce cas particulier. Mais le fait qu'il n'y en eût pas me causait du tourment. L. D. fut aussi extrêmement touché par un présent que nous firent des amis américains après l'attentat du 24 mai. C'était une veste à l'épreuve des balles, une sorte de cotte de mailles des anciens temps. Alors qu'un jour je l'examinais, je pensais qu'il aurait été bon d'avoir quelque chose pour la tête. L. D. insista pour que le camarade de garde au poste le plus important portât cette veste à chaque fois. Après l'échec essuyé par nos ennemis dans l'attentat du 24 mai, nous étions absolument persuadés que Staline ne s'arrêterait pas là, et nous nous préparions en conséquence. Nous savions aussi qu'une méthode d'attaque différente serait employée par le Guépéou. De même, nous n'excluions pas la possibilité d'un coup porté par un « individu isolé » envoyé secrètement dans nos rangs et stipendié par le Guépéou. Mais ni une veste à l'épreuve des balles, ni un casque n'auraient été des sauvegardes suffisantes. Il était impossible d'appliquer de telles méthodes de défense jour après jour. Il était impossible de transformer une vie entière en une continuelle et unique auto-défense, *car, dans ce cas, la vie elle-même perd toute sa valeur.*

L'ASSASSINAT

Comme « Jacson » et moi nous approchions de Lev Davidovich, ce dernier m'adressa la parole en russe: « Tu sais, il attend que Sylvia vienne nous rendre visite. Ils s'en vont ce soir. » C'était de sa part suggérer que je les invite à prendre le thé, sinon même à dîner.

— Je ne savais pas que vous aviez l'intention de partir demain, et que vous attendez Sylvia ici même.

— Oui.. oui... j'avais oublié de vous le dire.

— C'est regrettable que je ne l'aie pas su, j'aurais pu envoyer quelques petites choses à New-York.

— Je peux revenir demain à une heure.

— Non, non, je vous remercie. Cela nous gênerait de part et d'autre.

Et me retournant vers Lev Davidovich, je lui expliquai en russe que j'avais déjà invité « Jacson » à prendre le thé, mais qu'il avait refusé, se plaignant de ne pas se sentir bien, ayant terriblement soif et ayant seulement demandé un verre d'eau. Lev Davidovich le regarda attentivement et lui dit d'un ton de reproche : « Votre santé est à nouveau en mauvais état, vous semblez malade... Ce n'est pas sérieux. »

Il y eut une pause. Lev Davidovich répugnait à s'arracher à ses lapins, et lire un article ne lui plaisait guère. Cependant, il se reprit et dit : « Bien, qu'en dites-vous, allons-nous voir votre article ? »

Il ferma les cabanes avec soin, et enleva ses gants de travail. Il faisait très attention à ses mains, étant donné que la plus petite égratignure l'irritait, en raison de son travail d'écrivain. Il prenait toujours soin de sa plume et de ses doigts. Il brossa sa blouse bleue, et lentement, silencieusement, commença à marcher vers la maison, accompagné de « Jacson » et de moi-même. Je les accompagnai jusqu'à la porte du bureau de Lev Davidovich; la porte se ferma et j'allai dans la pièce voisine..

Trois ou quatre minutes au plus s'étaient écoulées lorsque j'entendis un cri terrible, à fendre l'âme, sans réaliser *qui avait pu crier de la sorte.* Je me précipitai dans la direction d'où venait ce cri. Entre la salle à manger et le balcon sur le seuil, à côté de la porte du poste, et s'appuyant sur elle se tenait... Lev Davidovich. Son visage était couvert de sang, ses yeux, sans ses lunettes, étaient d'un bleu aigu, ses bras pendaient.

— Qu'est-il arrivé ? Qu'est-il arrivé ?

Je l'entourai de mes bras, mais il ne répondit pas immédiatement. Une pensée me traversa l'esprit : peut-être quelque chose était-elle tombée du plafond — on faisait quelques réparations à cet endroit-là — *mais pourquoi était-il là ?*

Puis il me dit calmement, sans indignation, sans animosité, sans colère, « Jacson ». L. D. dit ceci comme s'il voulait dire : « C'est arrivé. » Nous fîmes quelques pas, et Lev Davidovich, aidé par moi, s'étendit à terre sur le petit tapis.

— Natacha, je t'aime. » Il me dit cela d'une façon si inattendue, si gravement, presque avec sévérité, que, affaiblie par le choc précédent, je me penchais sur lui.

— O... O... personne, personne ne doit être autorisé à te voir sans avoir été fouillé.

Plaçant avec précaution un coussin sous sa tête brisée, je tenais un morceau de glace sur sa blessure, et essuyais le sang qui couvrait son visage avec un morceau de coton...

— Sieva doit être tenu à l'écart de tout cela...

Il parlait avec difficulté, peu clairement, mais me semblait-il, sans en avoir conscience.

— Tu sais, en entrant là — ses yeux indiquaient la porte de son bureau... je sentis.. compris ce *qu'il voulait faire*... Il voulut me frapper... une seconde fois.. mais je ne l'ai pas laissé faire »; il parlait calmement, tranquillement, la voix brisée.

« Mais je ne l'ai pas laissé faire. » Il y avait un ton de satisfaction dans ces mots. Au même moment, Lev Davidovitch se tourna vers Joe et s'adressa à lui en anglais. Joe était agenouillé sur le plancher, comme moi, juste en face de moi, de l'autre côté de lui. J'essayais de saisir les mots, mais n'y parvenais pas. A ce moment je vis Charlie, le visage blanc comme de la craie, revolver en main, se ruer dans le bureau de Lev Davidovich.

— Que fait-on de *celui-là ?* demandais-je à Lev Davidovich. Ils vont le tuer.

— Non... il ne faut pas le tuer, on doit *l'obliger à parler*, répondit Lev Davidovich, articulant les mots lentement et avec difficulté.

Une sorte de plainte pathétique vint soudain à nos oreilles. Je regardais Lev Davidovich avec perplexité. Avec un mouvement d'yeux à peine perceptible, il indiqua la porte de son bureau, et dit avec condescendance : « C'est lui... Est-ce que le docteur est arrivé ? »

— Il va être là dans une minute maintenant... Charlie a pris une voiture pour aller le chercher.

Le docteur arriva, examina la blessure, et déclara avec agitation que ce « n'était pas grave ». Lev Davidovich accepta cela calmement, comme s'il n'était pas possible dans ces moments-là de s'en remettre à un autre jugement que celui d'un médecin. Mais, se tournant vers Joe, et montrant son cœur, il lui dit en anglais : « Je le sens là... Cette fois-ci, ils ont réussi », cela pour épargner ma douleur.

LES DERNIERES HEURES

Traversant la ville bruyante, son vain tumulte et le fracas humain, sous les éclatantes lumières du soir, l'ambulance avançait, se frayant un chemin dans le trafic et les automobiles, avec la sirène qui gémissait sans arrêt, entourée d'un cordon de police motocycliste sifflant d'une manière perçante. Nous transportions l'homme blessé, une angoisse insurmontable au cœur, et avec une inquiétude qui croissait de minute en minute. Il était pleinement conscient. L'une de ses mains restait tranquillement allongée le long du corps. Il était paralysé.

Le Dr Dutren me l'avait dit après la consultation à la maison, dans la salle à manger, sur le plancher. L'autre main, la droite, il ne savait où la placer, décrivant des cercles continuellement, me touchant, comme s'il lui cherchait une place confortable. Il lui était de plus en plus difficile de parler. Me penchant tout près de lui, je lui demandais comment il se sentait.

— Mieux à présent, répondit Lev Davidovich.

« Mieux à présent ». Cela me faisait battre le cœur d'espoirs poignants. Le tumulte qui brisait les oreilles, les sifflets et la sirène continuaient à gémir, mais le cœur battait d'espoir. « Mieux à présent ».

L'ambulance entra dans l'hôpital et s'arrêta. Une foule de gens nous entourait. « Il peut y avoir des ennemis », pensais-je aussitôt, comme dans chaque situation de ce genre. « Où sont nos amis ? Il faut qu'ils entourent le brancard... »

Maintenant il était étendu sur le lit. Silencieusement les docteurs examinaient la blessure. Sur leur ordre, une sœur commença à lui raser les cheveux. Je restais à la tête du lit. Souriant imperceptiblement, Lev Davidovich me dit : « Vois, nous avons aussi trouvé un coiffeur... »

Il continuait à m'épargner. Ce jour-même nous avions parlé de la nécessité de faire venir un coiffeur pour lui couper les cheveux, mais nous ne nous en étions pas occupés. A présent, il me le rappelait.

Lev Davidovich appela Joe, qui se tenait là à quelques pas de moi, et lui demanda, comme je l'appris plus tard, de prendre note de son adieu à la vie. Lorsque je demandais à Joe ce que Lev Davidovich lui avait dit, il me répondit : « Il m'a demandé de faire une note sur les statistiques françaises. » Je fut très surprise, me demandant ce que les statistiques françaises pouvaient avoir à faire en ce moment. Cela me semblait étrange. A moins que peut-être son état commençait à s'améliorer....

Je restais debout à la tête du lit, tenant un morceau de glace sur la blessure, et surveillant attentivement. Ils commencèrent à le déshabiller ; pour ne pas le déranger, sa blouse de travail fut coupée avec des ciseaux. Le docteur, poliment, lançait de fréquents coups d'œil à la sœur, comme pour l'encourager ; ensuite, ce fut le tour de la veste, puis de la chemise. La montre fut enlevée de son poignet. Ils commençaient à enlever les derniers vêtements sans les couper, lorsqu'il me dit : « Je ne veux pas qu'ils me déshabillent... Je veux que ce soit toi qui le fasses. » Il dit cela presque distinctement, seulement tristement et gravement.

Ce furent les derniers mots qu'il me dit. Lorsque j'eus fini, je me penchais sur lui et touchais ses lèvres avec les miennes. Il me répondit : « Encore... » et encore il répondit. Et encore une fois. Ce fut notre dernier adieu. Mais nous ne le savions pas.

Le patient tomba dans le coma. L'opération n'y changea rien. Sans lever les yeux, je le surveillais toute la nuit, guettant le « réveil ». Ses yeux étaient fermés, mais la respiration, tantôt difficile, tantôt régulière et calme, donnait de l'espoir. Le jour suivant se passa de la même manière. Vers midi, *d'après le jugement des docteurs*, il y eut une amélioration. Mais, vers la fin du jour, un changement complet dans la respiration s'opéra. Elle devint rapide, de plus en plus rapide, m'inspirant une peur mortelle.

Les docteurs, les spécialistes de l'hôpital entouraient le lit de l'homme malade. Il était clair qu'ils étaient inquiets. Perdant le contrôle sur moi-même, je demandais ce que cela signifiait, mais un seul d'entre eux, un homme plus circonspect, répondit : « Cela va passer. » Les autres restèrent silencieux. Je compris combien fausse était toute consolation et combien tout était sans espoir.

Ils le soulevèrent. Sa tête glissa sur une épaule. Ses mains pendaient comme dans la crucifixion du Titien *La Descente de croix*. Au lieu d'une couronne d'épines, le mourant portait un bandage. Ses traits gardaient leur pureté et leur fierté. Il semblait qu'il puisse tout à coup se redresser et se ressaisir. Mais la blessure avait pénétré trop profondément dans le cerveau. Le réveil tant attendu ne se produisit jamais. Sa voix aussi était éteinte. Tout était fini. Il n'est désormais plus du monde des vivants.

Le châtiment viendra pour les infâmes assassins. Durant sa vie entière, héroïque et admirable, Lev Davidovich crut à l'humanité émancipée des temps futurs. Pendant les dernières années de sa vie, sa foi ne faiblit jamais, mais au contraire mûrit de plus en plus, et devint plus ferme que jamais.

L'humanité future, émancipée de toute oppression, triomphera des contraintes de toutes sortes. Il m'a aussi appris à croire en cela.

Coyoacan (Mexique), novembre 1940.

AVEC TROTSKY JUSQU'AU DERNIER MOMENT

par Joseph HANSEN

DEPUIS l'attaque à la mitraillette effectuée par le Guépéou le 24 mai contre la chambre de Trotsky, la maison de Coyoacan avait été transformée en forteresse. La garde était augmentée et mieux armée. Une redoute avait été construite avec des planchers et des plafonds à l'épreuve des bombes. Deux portes blindées, commandées électriquement, remplaçaient la vieille porte de bois où Robert Sheldon Harte avait été surpris et kidnappé par les assaillants du Guépéou. Trois nouvelles tours à l'épreuve des balles dominaient non seulement le patio, mais aussi le voisinage. Des barrages de fil de fer barbelé et des filets anti-bombes étaient en construction.

Toute cette installation avait été rendue possible par les sacrifices des membres et des sympathisants de la IVe Internationale, qui avaient fait tout leur possible pour protéger Trotsky, sachant qu'il était certain que Staline tenterait un autre assaut désespéré après l'échec de l'attaque du 24 mai. Le gouvernement mexicain qui, seul de toutes les nations du monde, avait donné asile à Trotsky, en 1937, avait triplé le nombre de policiers de garde à l'extérieur de la maison, faisant tout ce qui était en son pouvoir pour protéger la vie du plus célèbre exilé du monde entier.

Seule, la forme de l'attaque à venir était inconnue. Un autre assaut à la mitraillette avec un nombre plus grand d'assaillants ? Des bombes ? Des. mines ? Du poison ?

LE 20 AOUT 1940

J'étais sur le toit, près de la tour principale, avec Charles Cornell et Melquiades Benitez. Nous étions en train de relier une forte sirène au système d'alarme à utiliser en cas d'une nouvelle attaque du Guépéou.

Tard dans l'après-midi, entre 5 heures 20 et 5 heures 30, Jacson, que nous connaissions comme un sympathisant de la IVe Internationale et comme le mari de Sylvia Ageloff, anciennement membre du Socialist Workers Party, arriva dans sa petite Buick. Au lieu de la ranger face à la maison, comme il faisait d'habitude, il fit un tour complet dans la rue et rangea la voiture le long du mur, en direction de Coyoacan. En sortant de la voiture, il fit signe vers le toit où nous étions et cria :

— Est-ce que Sylvia est déjà arrivée ?

Nous fûmes un peu surpris. Nous n'avions pas connaissance que Trotsky eut fixé une entrevue avec Sylvia et Jacson ; mais nous pensâmes que Trotsky avait négligé de nous en avertir, ce qui lui arrivait parfois dans ces questions.

— Non, répondis-je à Jacson, attendez une minute.

Cornell fit alors fonctionner le déclenchement électrique des portes et Harold Robins reçut le visiteur dans le patio. Jacson avait un imperméable sur le bras. C'était la saison des pluies et bien que le

temps fût ensoleillé, de gros nuages massés au-dessus des montagnes, vers le sud-ouest, menaçaient de crever.

Trotsky était dans le patio en train de nourrir les poulets et les lapins, une occasion pour lui de prendre un peu d'exercice dans la vie confinée qu'il était forcé de mener. Nous pensions que, comme il en avait l'habitude, Trotsky n'entrerait pas dans la maison avant d'avoir fini de nourrir ses bêtes ou tant que Sylvia ne serait pas arrivée. Robins était dans le patio. Trotsky n'avait pas l'habitude de voir Jacson seul.

Melquiades, Cornell et moi continuions notre travail. Durant les dix ou quinze minutes qui suivirent, je restai assis dans la tour principale pour écrire le nom des gardes sur de petites fiches qui devaient être fixées sur les sonneries joignant leurs pièces au système d'alarme.

Un cri effrayant déchira le calme de l'après-midi, un long cri d'agonie, moitié cri, moitié sanglot. J'en fus glacé des pieds à la tête. Je me précipitai hors de la maison de garde. Un accident d'un des dix ouvriers employés à la réinstallation de la maison ? Les bruits d'un combat violent venaient du bureau du Vieux, et Melquiades pointait son fusil vers la fenêtre du dessous. Trotsky apparut un moment devant la fenêtre dans sa veste de travail bleue, combattant corps à corps avec quelqu'un.

— Ne tire pas, criai-je à Melquiades, tu pourrais toucher le Vieux !

Melquiades et Cornell restèrent sur le toit, tenant sous le feu les sorties du bureau. Déclenchant le signal d'alarme générale, je me précipitais de l'échelle dans la bibliothèque. Comme je passais la porte joignant la bibliothèque à la salle à manger, le Vieux sortit en trébuchant de son bureau, la figure couverte de sang.

— Regardez ce qu'ils m'ont fait, dit-il.

Au même moment, Harold Robins entra par la porte nord de la salle à manger, suivi de Natalia. Entourant frénétiquement Trotsky de ses bras, Natalia entraîna Trotsky sur le balcon. Harold et moi nous occupâmes de Jacson, qui restait haletant dans le bureau, les traits tirés, les bras ballants, un revolver pendant dans sa main. Harold était le plus près de lui

— Occupe-toi de lui, lui dis-je, je vais voir ce qui est arrivé au Vieux.

Comme je partais, Robins jeta l'assassin à terre.

Trotsky rentra en chancelant dans la salle à manger, Natalia sanglotant essayant de l'aider. « Regardez ce qu'ils ont fait », dit-elle. Comme je l'entourais de mes bras, le Vieux s'évanouit près de la table.

A première vue, sa blessure à la tête semblait superficielle. Je n'avais pas entendu de coup de feu. Jacson devait avoir frappé avec quelque instrument.

— Qu'est-il arrivé ? demandai-je au Vieux.

— Jacson a tiré sur moi avec un revolver ; je suis sérieusement blessé... Je sens que cette fois-ci, c'est la fin.

J'essayai de le rassurer :

— C'est une blessure superficielle. Vous vous en remettrez.

— Nous parlions des statistiques françaises, répondit le Vieux.

— Vous frappa-t-il par derrière ? demandai-je.

Trotsky ne répondit pas.

— Non, il ne tira pas sur vous, dis-je ; nous n'avons pas entendu de coup de feu. Il vous a frappé avec quelque chose.

Trotsky semblait indécis et me pressait la main. Pendant que nous échangions ces phrases, il parlait en russe avec Natalia. Continuellement il touchait sa main avec ses lèvres.

Je retournai sur le toit et criai à la police, par-dessus le mur : « Appelez une ambulance ! » Je dis à Cornell et à Melquiades : « C'est un attentat... Jacson... » Ma montre indiquait six heures moins dix.

Je retournai à nouveau auprès du Vieux avec Cornell. Sans attendre l'ambulance de la ville, nous décidâmes que Cornell irait chercher le docteur Dutren, qui habitait tout près et qui s'était occupé de la famille à plusieurs reprises. Comme notre voiture était enfermée au garage, Cornell décida de prendre la voiture de Jacson qui était dans la rue.

Comme Cornell quittait la pièce, des bruits d'une nouvelle lutte parvinrent du bureau où Robins gardait Jacson.

— Dites aux camarades de ne pas le tuer, dit le Vieux ; il faut qu'il parle.

Je laissai Trotsky avec Natalia et entrai dans le bureau.

Jacson essayait désespérément d'échapper à Robins. Son revolver était tout près de la table. Sur le plancher, il y avait un instrument ensanglanté, qui me sembla un pic de prospecteur, mais avec le dos d'une hache. Je me joignis au combat avec Jacson, le frappant à la mâchoire et sur la joue derrière l'oreille, me brisant la main.

Lorsque Jacson reprit connaissance, il gémit : « Ils ont emprisonné ma mère... Sylvia Ageloff n'a rien à voir là dedans... Non, ce *n'est pas* le Guépéou ; je *n'ai rien à voir* avec le Guépéou... » Il appuyait sur les mots qui devaient le dissocier du Guépéou, comme s'il se rappelait soudain que son rôle lui commandait d'insister sur ce point. Mais il s'était déjà trahi. Lorsque Robins l'avait jeté à terre, Jacson avait cru son dernier moment venu. Fou de terreur, des mots qu'il ne pouvait contrôler s'étaient échappés de sa bouche : « Ils me l'ont fait faire. » Il avait dit la vérité. Le Guépéou le lui avait fait faire.

Cornell surgit dans le bureau : « Les clés ne sont pas dans sa voiture.» Il essaya de trouver les clefs dans les poches de Jacson, mais sans succès. Pendant qu'il cherchait, je courus hors du bureau pour ouvrir les portes du garage. Quelques secondes plus tard, Cornell partait dans notre voiture.

Nous attendions le retour de Cornell, Natalia et moi, agenouillés près du Vieux et lui tenant les mains. Natalia avait essuyé le sang qu'il avait sur la figure et mis un morceau de glace sur sa tête, qui enflait déjà.

— Il vous a frappé avec un pic, dis-je au Vieux. Il n'a pas tiré. Je suis sûr que la blessure n'est que superficielle.

— *Non,* répondit-il, *je le sens là* (indiquant son cœur), *cette fois-ci, ils ont réussi.*

J'essayais de le rassurer : « Non, ce n'est qu'une blessure superficielle ; vous vous remettrez. »

Mais le vieux sourit faiblement des yeux. Il comprenait...

— *Prenez soin de Natalia. Elle est restée à mes côtés durant des années, des années.*

Il me serrait la main et la contemplait. Il semblait s'enivrer de ses traits, comme s'il la quittait pour toujours — revoyant tout le passé dans ces quelques secondes, dans un dernier regard.

— Nous le ferons », promis-je. Ma voix sembla faire jaillir parmi nous trois la conscience que c'était vraiment la fin. Le vieux nous serra les mains convulsivement, ayant soudain des larmes aux yeux. Natalia fondit en larmes, se penchant sur lui, lui baisant la main.

Lorsque le Dr Dutren arriva, les réflexes du côté gauche du vieux étaient déjà presque nuls. Quelques instants après, la police vint chercher l'assassin dans le bureau.

Natalia ne voulait pas qu'on emmène le vieux à l'hôpital, car c'était dans un hôpital que son fils avait été assassiné deux ans auparavant à Paris. Pendant un moment, Trotsky lui-même, étendu sur le plancher, resta indécis.

— Nous irons avec vous, lui dis-je.

— *Décidez cela vous-mêmes,* me dit-il, comme s'il s'en remettait maintenant entièrement à ceux qui l'entouraient, comme si le temps de décider lui-même était définitivement révolu.

Avant que nous l'ayons installé sur un brancard, il murmura à nouveau : « *Je veux que tout ce que je possède revienne à Natalia.* » Puis, d'une voix s'adressant aux sentiments les plus profonds de ceux qui étaient agenouillés auprès de lui : « *Prenez soin d'elle...* »

Natalia et moi fîmes le triste trajet avec lui jusqu'à l'hôpital. Sa main droite chercha sur les draps qui le recouvraient, toucha le bocal d'eau placé près de sa tête, trouva Natalia. Déjà les rues étaient pleines de monde, tous les ouvriers et les pauvres gens faisant la haie sur le passage de l'ambulance, dont la sirène cornait derrière une escouade de policiers en motocyclettes, qui frayaient la voie au milieu du trafic jusqu'au centre de la ville. Trotsky murmura, en me tirant près de ses lèvres, pour que je puisse l'entendre à coup sûr :

« *C'est un assassin politique. Jacson était un membre du Guépéou, ou un fasciste. Plus probablement du Guépéou.* » Le vieux réfléchissait au sujet de Jacson. Dans le peu de temps qu'il lui restait, il me dit la manière selon laquelle il pensait qu'il fallait entreprendre l'analyse de l'attentat, sur la base des faits déjà en notre possession : « Le Guépéou de Staline est coupable, mais nous devons laisser ouverte la possibilité qu'il ait été aidé par la Gestapo de Hitler. » Il ne savait pas que la marque de fabrique stalinienne, sous la forme « d'aveux », était dans la poche de l'assassin.

LES DERNIERES HEURES

A l'hôpital, les plus éminents docteurs du Mexique étaient réunis en consultation.

Le vieux, épuisé, blessé à mort, les yeux presque fermés, regarda dans ma direction de son étroit petit lit d'hôpital, remua sa main droite faiblement : « Joe, avez-vous un carnet de notes ? »

Combien de fois il m'avait posé la même question ! — mais d'un ton vigoureux, avec l'insinuation subtile qu'il aimait faire à nos dépens au sujet de « l'efficacité américaine ». Maintenant sa voix était trouble, les mots à peine compréhensibles. Il parlait avec de grandes difficultés, luttant contre les ténèbres grandissantes. Je me penchais sur le lit. Ses yeux semblaient avoir perdu cette lueur d'intelligence vive si caractéristique du vieux. Ses yeux étaient fixes, comme s'ils ne voyaient déjà plus le monde extérieur, et cependant je sentais son énorme volonté repoussant les forces des ténèbres, refusant de céder à l'ennemi avant d'avoir accompli une dernière tâche. Lentement, d'une manière hachée, il dicta, choisissant les mots de son dernier message à la classe ouvrière, péniblement, en anglais, langue qui lui était étrangère. Sur son lit de mort, il ne se laissa pas aller à oublier que son secrétaire ne savait pas le russe !

« Je suis au seuil de la mort, frappé par un assassin politique... Il me frappa dans ma pièce... Je luttais avec lui... Nous.. étions en train de parler de statistiques françaises.. Il m'a frappé. Je vous prie de dire à nos amis... Je suis sûr... de la victoire... de la IVe Internationale... En avant »

Il essaya de parler encore ; mais les mots étaient incompréhensibles. Sa voix était mourante, ses yeux fatigués se fermaient. Il ne reprit jamais connaissance. Ceci se passait environ deux heures et demie après l'attentat.

On fit une radiographie de la blessure, et les docteurs décidèrent qu'il fallait opérer immédiatement. Le chirurgien de l'hôpital effectua la délicate opération de la trépanation en présence des meilleurs spécialistes mexicains et des docteurs de la famille Ils découvrirent que le pic avait pénétré de sept centimètres, détruisant une partie considérable des tissus cérébraux. Quelques-uns des docteurs estimaient le cas sans espoir, d'autres donnaient au vieux une légère chance.

Pendant plus de vingt-deux heures après l'opération, l'espoir qu'il pourrait survivre alternait avec le découragement. Aux Etats-Unis, les amis s'arrangèrent pour envoyer par avion un spécialiste de réputation mondiale, le Dr Walter E. Dandy of John Hopkins. Heure après heure, nous guettions la pénible respiration du vieux, étendu sur son lit d'hôpital. Avec ses cheveux rasés et son bandage, il ressemblait d'une manière saisissante à Lenine. Nous pensions aux jours où ils

avaient dirigé tous les deux la première révolution prolétarienne victorieuse. Natalia refusait de quitter la pièce, refusait la nourriture, et attendait les yeux secs, les mains serrées, les articulations blanches, pendant que les heures passaient une par une durant cette longue et horrible nuit, et le jour suivant qui n'en finissait pas. Les rapports des docteurs notaient des signes favorables; une amélioration occasionnelle, et, jusqu'au dernier moment, nous continuions à penser que d'une manière ou d'une autre, cet homme, qui avait survécu aux prisons du tsar, aux exils, à trois révolutions, aux procès de Moscou, survivrait au coup inexprimablement lâche de Staline.

Mais le vieux avait plus de soixante ans. Il avait eu une mauvaise santé durant plusieurs mois. A 7 h. 25 de l'après-midi, le 21 août, il entra dans la crise finale. Les docteurs travaillèrent pendant vingt minutes, utilisant toutes les méthodes scientifiques dont ils pouvaient disposer, mais même l'adrénaline ne put ranimer le grand cœur et le grand cerveau que Staline avait détruits avec un pic.

CE QUI SE PASSA DANS LE BUREAU

Le 17 août, Jacson montra à Trotsky un projet d'article qu'il avait l'intention d'écrire sur la récente discussion dans la IVe Internationale au sujet de la question russe. Trotsky invita Jacson à venir dans son bureau pendant qu'il lisait le projet. C'était la première fois que Jacson se trouvait seul avec Trotsky. Pour Jacson, cela signifiait que la situation était mûre. C'était une répétition générale de ce que le Guépéou lui avait ordonné de faire.

Trotsky fit quelques suggestions à l'auteur, mais dit à Natalie que le projet montrait de la confusion et n'avait pas d'intérêt particulier.

Le 20 août, Jacson vint à la maison avec l'article terminé. Sous le titre, « Le troisième camp et le front populaire », l'article traitait ostensiblement de la théorie de Burnham-Schachtman du « troisième camp » dans la guerre mondiale. L'idée de cet article, une comparaison de la base de classe du « troisième camp » avec celle du Front populaire français, n'était point de Jacson lui-même, mais avait été exprimée pour la première fois, à ma connaissance, par Otto Schuessler, l'un des secrétaires de Trotsky. Jacson nota l'idée dans une conversation avec les gardes, et écrivit une sorte d'article dans le seul but que Trotsky s'asseye à son bureau, dans une position sans défense, pendant qu'il frapperait de son pic par derrière

Apparemment le plan de Jacson était de tuer Trotsky d'un seul coup, silencieusement, et de quitter la maison comme il était venu, sans éveiller l'attention — avec son revolver bien en main dans la poche, au cas où il serait nécessaire de se frayer la voie à coups de feu. Il avait sur lui une forte somme d'argent — 890 dollars — ce qui indique qu'il espérait s'échapper. Par ailleurs, il avait une lettre d' « aveux », visiblement dictée par le Guépéou, placée sur lui pour être découverte par la police, dans le cas où il aurait été abattu par les gardes. Il pensait, soit s'enfuir, soit être tué.

Jacson rencontra Trotsky près des cages à lapins, lui dit qu'il avait apporté l'article terminé, que lui et Sylvia quittaient pour New-York le jour suivant. Trotsky répondit avec son habituelle cordialité, mais continua à placer de l'alfaga sec dans les cages.

Apercevant Natalia sur le balcon, entre la cuisine et la salle à manger, Jacson laissa Trotsky. Il portait son chapeau, tenant toujours son imperméable serré contre lui, en avançant pour saluer Natalia.

Il sembla nerveux et absent à Natalia. Il lui demanda un verre d'eau, prétendant qu'il avait très soif. Natalia lui offrit du thé, comme Trotsky et elle venaient de prendre le leur et qu'il en restait un peu dans la théière. Jacson refusa cependant, disant qu'il venait de manger peu de temps auparavant : « J'ai encore le repas dans la gorge. »

Après avoir bu le verre d'eau, il retourna avec Natalia auprès de Trotsky et des cabanes à lapins. « Tu sais que Jacson et Sylvia retour-

nent à New-York demain ? demanda Trotsky, ils sont venus nous dire au revoir. » Puis, en russe : « Il faut leur préparer quelque chose. »

Quelques minutes de conversation passèrent avant que Trotsky demande sans enthousiasme : « Vous voulez que je lise votre article ? »

— Oui.

— Bien ; nous pouvons aller dans le bureau.

Sans prévenir aucun de ses gardes, Trotsky emmena Jacson dans sa pièce. Natalia se sépara d'eux à la porte et entra dans la cuisine.

Plus tard, alors qu'il était étendu ensanglanté sur le plancher de la salle à manger, Trotsky dit à Natalia que lorsqu'il entra dans la pièce une idée lui traversa l'esprit : « *Cet homme pourrait me tuer.* » Mais il ne fit pas attention à cet avertissement intuitif. En tant que révolutionnaire prolétarien, Trotsky avait tenu sa vie dans ses propres mains durant trop d'années.

Trotsky s'assit à la grande table, parsemée de livres, de journaux et de manuscrits Près d'un encrier, tout près de sa main, était placé son pistolet automatique, qui avait été huilé et rechargé quelques jours auparavant. Il commença à lire l'article de Jacson. Jacson s'assit derrière, sur la gauche de Trotsky, près de la sonnerie qui aurait déclenché le système d'alarme.

« L'occasion était trop bonne pour la laisser échapper », dit-il par la suite à la police. Je pris le piolet. Je le levais le plus haut possible. Je fermai les yeux et frappai de toutes mes forces... Aussi longtemps que je vivrai je ne pourrai oublier son cri... »

Trotsky se leva en chancelant de sa chaise, comme l'assassin relevait son arme pour frapper à nouveau. Les chaises furent brisées, les papiers et les livres dispersés, le dictaphone écrasé, du sang répandu sur le bureau, sur les livres, sur les journaux, sur les dernières pages du manuscrit de Trotsky, sur la biographie de Staline.

AURIONS-NOUS PU EMPECHER L'ATTENTAT ?

Le matin, à la maison de Coyoacan, quand je suis à moitié éveillé, il me semble que je peux encore entendre la voix du vieux appelant. Quelquefois il semble qu'il est impatient, comme s'il y avait des tâches gigantesques devant nous, et quelques heures seulement pour les accomplir. Chaque pierre, chaque tournant des sentiers, même l'ombre des pins aux pieds desquels il avait l'habitude de converser avec nous dans le patio est un souvenir poignant, âpre, pénible... Le vieux est partout. Et cependant la maison semble vide, comme une ruine abandonnée depuis longtemps et croulant en poussière.

Aurions-nous pu empêcher cela ?

Lorsque je me sens ainsi — le fardeau intolérable de ce qui aurait pu être — je me souviens de son serrement de main lorsqu'il était étendu sur le plancher.

Je me souviens de ce qu'il disait après avoir échappé à l'attentat du 24 mai : « *Dans la guerre, des accidents sont inévitables, des accidents favorables et défavorables, ça fait partie de la guerre.* »

Je me souviens des mots de Natalia : « Le matin du 20 août, lorsque nous nous levâmes, Léon Davidovich dit : « *Une autre belle journée. Nous sommes encore en vie.* » Il répétait cela tous les matins depuis le 24 mai. »

Trotsky savait que Staline avait décrété sa mort. Il savait que Staline comptait que son assassinat serait perdu dans les événements gigantesques de la deuxième guerre mondiale où des Etats entiers sont balayés de la carte et où le massacre de centaines de milliers d'hommes ne signifie rien de plus qu'un titre bref dans les communiqués quotidiens des champs de bataille. Trotsky savait que, contre les énormes ressources du puissant appareil d'Etat contrôlé par Staline, se dressaient seulement le courage et les moyens malheureusement inappropriés d'une petite poignée de révolutionnaires. Trotsky

savait que tous les avantages tactiques étaient du côté de l'adversaire : le choix du moment, la surprise, la faculté d'attaquer un point fixé avec une série de méthodes variées. Il était virtuellement certain que, avec le temps, tôt ou tard, le hasard de la guerre nous serait défavorable. Trotsky prédisait même que la prochaine attaque aurait lieu lorsque Hitler lancerait sa bataille contre l'Angleterre.

La politique de Trotsky ne fut jamais la politique du désespoir. Il combattait de toute son énergie; cependant, durant les mois où nous construisions notre « forteresse », je sus à plusieurs reprises qu'il se sentait condamné.

— *Je ne verrai pas la prochaine révolution*, me dit-il une fois, *c'est pour votre génération.*

Je sentais dans ces mots un profond regret — quelle joie de voir la lutte des classes dans son prochain stade de développement, quelle joie ardente de participer à une autre révolution — quelles perspectives s'ouvraient pour le genre humain dans la prochaine période !

— *Ce n'est plus comme avant*, dit-il encore. *Nous sommes vieux, nous n'avons pas l'énergie de la nouvelle génération. On devient fatigué... et vieux. C'est pour votre génération, la nouvelle révolution. nous ne la verrons pas.*

Cependant, Trotsky continuait, en dépit du fait qu'il savait que toutes les chances étaient contre sa propre survie. Il combattait contre le temps, forgeant la IVe Internationale, l'armant avec les idées du bolchevisme.

Chaque jour, dans cette période de guerre mondiale et de luttes fractionnelles, était d'une valeur inestimable pour la nouvelle génération de cadres révolutionnaires. Trotsky le savait mieux que quiconque. Il voulait nous remettre intact l'héritage entier du bolchevisme qu'il avait en garde, même jusqu'au moindre détail. Il savait ce que cet héritage avait coûté, ce qu'il représentait pour nous dans la période qui s'ouvrait devant nous. Le temps était si court !

A partir de septembre 1937, les secrétaires de Trotsky essayèrent d'instituer dans la maison un système selon lequel toute personne qui entrerait serait fouillée pour voir si elle ne cachait pas une arme. Ils tentèrent aussi de faire une règle d'airain selon laquelle Trotsky ne devait jamais parler seul avec qui que ce soit dans son bureau. Trotsky ne put supporter ni l'une ni l'autre de ces règles. Ou nous avons confiance dans les gens et les admettons sans fouille ou nous ne les admettons pas du tout. Il ne pouvait supporter que ses amis soient soumis à la fouille.

Sans aucun doute, il se rendait compte qu'en fin de compte cela n'aurait servi à rien et pouvait même nous donner une fausse sensation de sécurité. Si un agent de la Guépéou parvenait à entrer, il trouverait bien un moyen de défier toute recherche. Trotsky avait des douzaines et des douzaines d'amis au Mexique que les gardes — pour autant qu'il s'agissait de leur vigilance — plaçaient dans la même catégorie générale que Jacson avant l'attentat. Quant à notre seconde proposition selon laquelle il devait toujours y avoir quelqu'un avec lui dans son bureau, elle ne fut jamais non plus effective. Combien de ses hôtes avaient des problèmes personnels à régler et n'auraient pas parlé librement en présence d'un garde! Quelquefois je restais dans la pièce en m'asseyant, contrairement aux instructions de Trotsky de partir ; mais aussi bien lui que moi ne nous sentions pas à l'aise et il n'aurait jamais permis ce manque de courtoisie de la part de qui que ce soit d'autre. Trotsky était le constructeur d'un parti politique et un travailleur dans le domaine des idées. Il préférait faire confiance à ses amis plutôt que de s'en méfier.

Tous les gardes de Trotsky essayaient de suspecter tout le monde Trotsky, cependant, ne désirait pas seulement être gardé, mais voulait apprendre par l'exemple à ses gardes quelques-unes des bases fondamentales pour organiser un mouvement politique. La suspicion mutuelle lui semblait une force désintégrante, encore plus dangereuse que la pénétration d'un espion dans l'organisation, d'autant plus que ces suspicions ne servent à rien si l'on a affaire à un pro-

vocateur hautement qualifié. Trotsky haïssait la suspicion personnelle envers les membres et les sympathisants de la IVe Internationale. Il considérait cela comme plus mauvais que le mal qu'elle était censé prévenir.

Lorsque ce sujet venait en discussion, il aimait à raconter l'histoire de Malinovsky, qui devint membre du Bureau politique du parti bolchevick, son représentant à la Douma, et un homme de confiance de Lénine. Malinovsky était en même temps un agent de la police secrète du tsar, la redoutable Okhrana. Il envoya des centaines de bolchevicks en exil et à la mort. Néanmoins, pour pouvoir garder son poste de confiance, il lui fallait répandre les idées du bolchevisme. Ces idées causèrent sa perte. La révolution prolétarienne est plus puissante que le mouchard le plus rusé.

Les gardes auraient-ils pu empêcher l'assassinat de Trotsky ? Avec plus de précaution, auraient-ils pu empêcher Jacson de se faire agréer par la maisonnée ? D'user d'une méthode plus subtile ? L'empoisonnement ? Une fusillade d'une embuscade pendant un pique-nique ? Un attentat-suicide direct avec quelque engin spécialement fabriqué par le Guépéou pour échapper à nos moyens limités de détection ?

Le Guépéou lui-même répondit à la question par la bouche de son agent Jacson : « A la prochaine attaque, le Guépéou usera de méthodes différentes ».

COMMENT L'ASSASSIN S'INTRODUISIT

Jacson vint au Mexique en octobre 1939. D'après ses dires, on lui dit de ne pas s'imposer pour s'introduire dans la maison, mais de laisser la rencontre se produire « occasionnellement ». Il suivit les instructions parfaitement. Pendant des mois il ne vint pas auprès de Coyoacan, mais resta à Mexico. Lorsque Sylvia Ageloff, sa femme, qui était bien connue à la maison, vint au Mexique, il n'essaya pas de pénétrer dans la maison avec elle. Mais il se servit d'elle pour se faire connaître des Rosmer, amis de Trotsky et Natalia, depuis 1913 et qui étaient à la maison depuis qu'ils avaient ramené de France le petit-fils de Trotsky. A travers ces personnes de confiance, il devint connu de nom dans la maison.

De nombreux gardes le connaissaient et étaient accoutumés à le recevoir quelque temps dans le patio, où il attendait qui il était venu voir. Il est absolument certain que Robert Sheldon Harte le connaissait et lui faisait confiance. Mais il ne rencontra pas Trotsky avant l'attentat du 24 mai.

Le 28 mai, les Rosmer quittaient le Mexique via Vera Cruz, réalisant l'intention qu'ils avaient depuis plusieurs mois, de retourner chez eux. Jacson avait offert, quelques semaines à l'avance, de les emmener de Mexico au port. Il leur avait dit qu'il allait à Vera Cruz tous les quinze jours pour son travail et qu'il pouvait arranger ce voyage avec les affaires de son « patron ».

Il vint à la maison tôt dans la matinée, sonna et fut invité à attendre à l'intérieur jusqu'à ce que les Rosmer soient prêts. Trotsky était dans le patio et rencontra Jacson pour la première fois. Ils se serrèrent la main. Trotsky continua de s'occuper de la basse-cour. Jacson se retira et commença à parler avec Sieva, le petit-fils de Trotsky, auquel il donna un petit planeur. Natalia et Trotsky le virent dans la pièce de Sieva et demandèrent à Sieva ce que cela signifiait. Jacson leur expliqua alors le fonctionnement du planeur.

Trotsky, avec sa sollicitude coutumière, demanda à Natalia si Jacson pouvait être invité. Natalia répondit qu'il devait déjà avoir pris son petit déjeuner. Il fut cependant invité, par courtoisie, à s'asseoir à table. Il prit une tasse de café. Ce fut la première fois que Jacson s'assit à la même table que Trotsky.

Jacson entretenait des relations amicales avec une habileté consommée. Déjà bien connu pour sa générosité, il avait mis sa voiture

à l'entière disposition de la maison. Lorsqu'il allait à New-York, il la laissait à la disposition des gardes. Il rendit de petits services, non seulement à Trotsky et Natalia, mais aussi à chacun de ceux qui étaient en contact avec la maison. Lorsque des amis étaient en visite, il les emmenait visiter les paysages de la région. S'il était nécessaire de faire un voyage, il offrait sa voiture et lui-même comme chauffeur.

Dans la discussion entre la majorité et la minorité, sur la question russe, il soutint la position de Trotsky, même contre celle de sa femme, Sylvia Ageloff. En parlant avec les gardes, il faisait attention à mentionner les dons qu'il prétendait avoir faits à la section française. Il dit à Jake Cooper qu'il avait connu Rudolph Klement ; qu'il était à Paris lorsque le Guépéou l'assassina odieusement. Il aimait mentionner qu'il avait connu James P. Cannon à Paris. Ainsi, il donna l'impression de quelqu'un de bien connu par les nôtres.

Après l'attentat du 24 mai, il vint à la maison dix fois en tout avant d'accomplir la consigne du Guépéou de tuer son hôte. Deux fois il vint avec Sylvia Ageloff, et prit le thé avec les Trotsky. Lorsque Trotsky passa en revue la controverse au sein de la IVe Internationale, Jacson défendit chaudement les positions de Trotsky et attaqua celles de Sylvia.

Au cours d'une visite, il donna à Natalia une boîte de chocolat, disant que c'était un cadeau de Sylvia.

Cependant, Jacson — principalement parce qu'il n'était pas membre de la IVe Internationale, et parce que ses idées politiques semblaient confuses et loin d'être sérieuses — ne devint jamais un intime ou un ami lié à la maison.

Lorsque Jacson alla à New-York après l'attentat du 24 mai, et revint à la fin du mois de juillet, il reconnut qu'il n'était pas allé voir un seul membre du Socialist Workers Party.

— Pourquoi ? lui demandions-nous avec étonnement.

Jacson expliqua avec volubilité que c'était parce qu'il avait passé l'essentiel de son temps à discuter avec Sylvia et ses sœurs, essayant de les convaincre que le point de vue de la majorité était juste, qu'il n'avait même pas eu le temps de se rendre à la permanence du Socialist Workers Party. Il dit qu'il avait passé ses journées « à travailler comme un esclave dans un bureau de Wall Street ».

Le fait qu'il n'ait pas pris contact avec la permanence du Socialist Workers Party produisit une mauvaise impression sur les gardes, impression dont ils firent part à Trotsky. Trotsky répondit :

— Il est vrai qu'il est plutôt léger et qu'il ne deviendra probablement jamais un adhérent solide de la IVe Internationale. Cependant, on peut le lier de plus près. Pour construire le Parti, nous devons avoir confiance que les gens peuvent être changés. Trotsky ajouta que Jacson était en train de poursuivre quelques études des statistiques françaises qui pourraient s'avérer utiles pour nous.

Je suis convaincu que Trotsky, qui voyait en chacun la possibilité de devenir un révolutionnaire, souhaitait utiliser Jacson comme un exemple dans cet ordre d'idées. La distance même que les gardes mettaient entre eux et le travail visiblement difficile de transformer cette argile plutôt peu prometteuse en un révolutionnaire, poussa Trotsky à faire une démonstration encore plus probante. Il suggéra spécialement à moi que je devais changer d'attitude et devenir amical avec Jacson dans le but de l'aider à se rapprocher plus étroitement de la IVe Internationale.

C'était justement à ce moment que Jacson préparait l'assassinat de Trotsky.

Dans une conversation avec Jacson, à laquelle Cornell et moi étions présents, Trotsky demanda à Jacson ce qu'il pensait de notre « forteresse ». Jacson répondit que tout lui semblait bien préparé, mais, « à la prochaine attaque, le Guépéou usera d'autres méthodes ».

— Quelles méthodes ? demanda l'un d'entre nous.

Jacson haussa les épaules légèrement.

LA CARTE DE VISITE DE STALINE

Lorsque Frank Jacson fut emmené à l'hôpital, la police trouva dans sa poche une lettre d' « aveux ». Cette lettre, visiblement écrite dans l'intention de servir au Guépéou pour sa propagande consécutive à l'assassinat, constitue un document prouvant que Jacson était un agent payé par le Guépéou. A lui tout seul, ce document place la responsabilité de l'assassinat de Trotsky sur le super-Borgia du Kremlin.

Comme les « aveux » classiques fabriqués par le Guépéou à l'usage des procès de Moscou, l'auteur de ces « aveux » commence par se présenter comme un « trotskyste » ardent, qui a reçu des ordres pour des missions fantastiques données par des supérieurs dont les noms ne sont pas indiqués, a accepté ces ordres sans murmurer, et finalement « Trotsky lui a donné l'ordre » de tuer Staline et de « développer le sabotage en U.R.S.S. », il découvre que Trotsky est « lié » à une « puissance étrangère » (avec n'importe laquelle des puissances avec laquelle Staline n'a pas signé de pacte), devient immédiatement « désillusionné », se repent, reconnaît que le génial Staline a raison et est le continuateur de Lénine, et « avoue » tout. Ce schéma, développé jusqu'à la perfection par Yagoda dans les chambres de tortures de la Loubianka, bien qu'on ait découvert depuis que Yagoda fut un superempoisonneur durant dix ans sous Staline, a été répété jusqu'à maintenant d'une manière monotone et avec peu de changements.

La lettre de Jacson comprend quelques variations à l'usage local des soutiens nord-américains du Guépéou, tels que Lombardo Toledano Harry Block, correspondant de *La Nation*, et Franck Jellinek, correspondant du *P.M.* et de la « Federated Press » stalinienne.

Ces variations comprennent la calomnie selon laquelle Trotsky se serait moqué de la révolution mexicaine et aurait soutenu Almazan. Ces phrases de la lettre de Jacson résonnent comme si elles avaient été extraites directement des organes mexicains du Guépéou, *La Voz de Mexico, Futuro* et *El Popular*, dans lesquels Trotsky était accusé d'être « lié à la Commission Dies », d'être un « agent de Wall Street » et un « traître » qui avait organisé un « attentat sur lui-même », pour aucune autre raison apparente que celle d'embarrasser le gouvernement Cardenas, qui était le seul gouvernement du monde à lui avoir accordé le droit d'asile.

Jacson proclame qu'il était un membre désillusionné de la IVe Internationale. Mensonge ! Ce n'est qu'une tentative du Guépéou pour tromper l'opinion mondiale et lui faire croire que ses mains étaient sans tache. A l'interrogatoire par le juge, il a admis depuis qu'il ne fut jamais membre.

Jacson proclame qu'un « membre du bureau de la IVe Internationale » l'envoya au Mexique pour voir Trotsky, « parce qu'on attendait de lui quelque chose de plus que d'être un simple militant ». Autre mensonge écrit dans le jargon inventé par le Guépéou pour les procès de Moscou !

Jacson déclare que Trotsky lui ordonna d'aller à Shanghaï, de s'embarquer clandestinement sur le *China-Clipper*, de survoler le Mandchoukouo jusqu'en Russie, et là, sans connaître un seul mot de russe, de commencer à développer le sabotage et à comploter la mort des « dirigeants de l'U.R.S.S. ! » Rappelez-vous le mot de Staline et Hitler : « Plus le mensonge est grossier, et plus facilement les gens le croiront. » La lettre de Jacson ne pouvait suivre ce proverbe de plus près.

L'histoire est encore plus absurde que celle élaborée par le Guépéou en 1936, à propos de l'avion que Piatakov était censé avoir pris pour voler de Berlin à Oslo, en vue d'aider Trotsky à faire un pacte avec Hitler.

Dans la lettre de Jacson, le Guépéou se dépassa à nouveau lui-même, réussissant on ne peut mieux à convaincre le monde de la culpabilité de Staline dans le meurtre de Trotsky.

Il est simplement nécessaire de remplacer dans la lettre de Jacson le « membre du bureau de la Quatrième Internationale » par le mot

« Guépéou ». Alors l'histoire de Jacson au sujet de la manière dont il fut expédié au Mexique pour voir Trotsky devient claire. Les raisons des milles précautions qu'il prit pour approcher la maison deviennent transparentes. Tous les « aveux » s'effondrent devant nos yeux et la vérité éclate : Jacson, l'agent du Guépéou, ment dans le sens où cela est le plus facile pour lui — partout où cela est possible il attribue à la Quatrième Internationale les instructions données par le Guépéou.

QUI EST « FRANK JACSON » ?

D'après les déclarations que l'assassin fit à la police, le « membre du bureau de la Quatrième Internationale », qui « proposa qu'il aille au Mexique pour voir Trotsky » lui fournit un faux passeport. Dans son dernier voyage à Coyoacan, Jacson déclare qu'il s'arrêta à Avenida Insurgentes pour brûler ce faux passeport avec ses autres papiers personnels. Pourquoi Jacson brûla-t-il ce passeport ? La raison n'est pas difficile à déterminer. Les faussaires laissent toujours des marques identifiables. Dans les mains d'experts gouvernementaux il aurait été possible de retrouver des traces indiquant quels pouvaient être les faussaires, de la même manière qu'il est possible de remonter de la fausse monnaie à ceux qui la fabriquent. Dans le cas du passeport de Jacson, la marque de fabrique aurait été « Guépéou ».

Le passeport avec lequel Frank Jacson entra aux Etats-Unis fut délivré en mars 1937 à Tony Babich, résidant au Canada, naturalisé sujet britannique, né à Lovinac, Yougoslavie, le 13 juin 1905. Tony Babich se servit de son passeport en prétendant sortir du Canada pour aller voir sa famille. Il alla en fait en Espagne, où il combattit dans l'armée républicaine. Le 12 mai 1939, le gouvernement espagnol délivra un certificat de décès de Tony Babich.

Qu'arriva-t-il au passeport de Tony Babich ?

Tout le monde sait très bien que les passeports des étrangers qui s'engageaient dans l'armée républicaine étaient sytématiquement volés par le Guépéou. Walter Krivitsky, ancien dirigeant du réseau d'espionnage soviétique dans l'Europe occidentale, a rapporté que les malles diplomatiques envoyées d'Espagne en U.R.S.S. transportaient des paquets de ces passeports à chaque courrier. C'est ce qui arriva évidemment au passeport de Tony Babich. Dans les mains du Guépéou, il fut maquillé par les faussaires les plus adroits du monde entier. Le nom de Tony Babich fut changé en celui de « Frank Jacson ». La photographie de Babich fut remplacée par celle de l'homme qui assassina Trotsky par la suite.

Le Guépéou tente de décrire Jacson dans ses « aveux » comme un garçon naïf au début, si facile à duper qu'il fit immédiatement ses valises et écrivit à sa mère pour lui demander 5.000 dollars lorsque le « membre du bureau de la Quatrième Internationale » lui demanda de se rendre au Mexique. Il serait intéressant d'entendre le Guépéou expliquer comment cet innocent « lapin », comme Jacson s'intitule lui-même, obtint sa parfaite connaissance de la réglementation des passeports pour le passage entre les Etats-Unis et le Mexique.

Lorsqu'il quitta le Mexique la dernière fois, il demanda le 12 juin au consulat américain un visa de transit pour le Canada. Apparemment il utilisa ce visa de transit pour rentrer aux Etats-Unis sans remettre la carte mexicaine de touriste qui lui avait été délivrée en octobre 1939. D'après toutes les informations valables, il ne demanda pas de carte de touriste lors de sa seconde entrée, mais simplement franchit la frontière et alla à Mexico, montrant sa carte de touriste initiale avec sa prolongation aux autorités suceptibles de lui demander ses papiers. Seule une personne extrêmement familiarisée avec ce genre de chose pouvait agir ainsi.

Lorsque Jacson était en train de lutter avec les gardes, il cria à plusieurs reprises : « Ils ont emprisonné ma mère ! ». Lorsqu'on le sortit du bureau de Trotsky, il répéta : « Ma mère ! Ma mère ! » S'il n'est pas citoyen soviétique, il est possible que la Gestapo, comme

petit service à Staline, ait remis la mère de Jacson, peut-être toute sa famille, au Guépéou, à la suite de l'invasion allemande des Pays-Bas et de la France. Jacson était ainsi menacé de la mort de sa famille s'il n'exécutait pas l'ordre de Staline d'assassiner Trotsky. Il est possible que l'histoire de Jacson selon laquelle il serait né en Perse de parents belges soit vraie, mais il y a de nombreuses preuves que son histoire au sujet de la famille « Mornard » et de sa fortune est une pure invention :

1° Le ministre de Belgique en Perse entre 1904 et 1908 n'était pas son père, « Mornard Van den Dreschd », comme Jacson le prétend, mais un homme nommé T'Sterstevens.

2° Il n'y a pas de trace d'un frère ainé de Jacson « Robert Mornard », qui soit dans le service consulaire belge comme Jacson le prétend.

3° Lorsque Jacson donna l'adresse de sa famille à Bruxelles, il nomma l'une des rues les plus importantes et les plus commerçantes de la ville et le numéro qu'il donna se révéla être celui d'un bâtiment public.

4° Jacson parla souvent de son père dans les lettres qu'il écrivit à Sylvia, et de ce que ce dernier faisait. Mais il déclara à la police police mexicaine que son père était mort depuis plusieurs années.

Jacson vivait à l'aise. Il déclare que durant les derniers jours d'août 1939, sa « mère » lui donna 5.000 dollars en plus des 200 que le prétendu « membre du bureau de la Quatrième Internationale » est censé lui avoir donné. A New-York il confia 3.000 dollars à Sylvia Ageloff. Plus tard, en octobre 1939, il établit une lettre de crédit sur l'American Express de New-York pour environ 2.500 dollars. En janvier 1940, il tira de gros chèques sur cette lettre, à nouveau en mai, juste avant le premier attentat contre Trotsky, et il en retira le solde au début de juin. Lorsqu'il fut pris par la police, il avait plus de 890 dollars sur lui. Au Mexique il acheta une voiture pour 3.500 pesos. Lorsqu'il voyageait, il prenait l'avion. Au Mexique, il dépensa beaucoup depuis octobre 1939 jusqu'à l'assassinat, sans avoir le moindre emploi.

Malgré qu'il ait marqué sur sa carte de touriste « ingénieur mécanicien » il déclara après son arrestation qu'il avait étudié le journalisme et qu'il était journaliste de profession. A l'entourage de Trotsky, il avait prétendu travailler pour un individu mystérieux qui s'occupait d'abord de pétrole pour les Alliés et qui, plus tard, était dans le diamant. Il disait être payé 50 dollars par semaine par ce mystérieux patron.

Sylvia Ageloff déclara à la police qu'après avoir rencontré Jacson à Paris, ce dernier commença à travailler pour le service de presse « Argus ». Il vendit un certain nombre d'articles d'Ageloff sur la psychologie infantile à cet office, mais dit à Sylvia qu'il était impossible de savoir où ils avaient été publiés pour qu'elle puisse se mettre en contact directement avec le magazine et ainsi ne pas avoir à payer la commission du service « Argus ». Il disait que lui-même vendait un bon prix des articles sportifs à cet office. Sylvia Ageloff ne vit jamais un seul de ses propres articles imprimé. Il est clair que l'agence « Argus » était simplement un autre nom du Guépéou, même si le nom « Argus » était imprimé sur du papier à en-tête et sur quelque porte de bureau.

Du point de vue personnel, avant l'attentat, Jacson donnait l'impression d'un individu nerveux, plus vieux que son âge, la peau foncée comme si quelque poison faisait son chemin sous sa peau. Ses traits se contractaient brusquement. Il parlait très vite, mais trouvait difficilement ses mots, ce qui, à l'occasion, le faisait trébucher dans ses expressions. Sans être rude, il apparaissait nerveux. Il portait des lunettes cerclées de corne, était vêtu très proprement, et il portait rarement un chapeau sur ses cheveux noirs. Il était impossible d'avoir une discussion politique suivie avec lui : il s'écartait toujours du sujet. Il déclarait être un sympathisant ardent de la Quatrième Internationale, spécialement dévoué à Trotsky, de

qui il dit souvent d'un ton admiratif devant les gardes : « C'est le plus grand cerveau du monde. »

Depuis l'attentat, Jacson sembla complètement prostré, presque évanoui. Lorsqu'on le mena chez le juge d'instruction pour l'interrogatoire, il traînait les pieds comme si ceux-ci étaient collés au plancher, laissait pendre sa tête en avant, dut être soutenu par deux hommes. Durant l'interrogatoire il resta les yeux fixés au sol, répondant d'une manière à peine audible, refusa de parler autrement qu'en français, quoique parlant couramment l'anglais et l'espagnol. Cependant il rejeta ce masque lorsque Albert Goldman l'interrogea d'une manière serrée sur son histoire d'un prétendu membre du bureau de la Quatrième Internationale qui l'aurait envoyé auprès de Trotsky. Il se montra soudain vif et attentif. Il se dressa sur sa chaise, gesticula et joua la comédie. Par moment, il jetait des coups d'œil précis et menaçants de dessous son bandage, comme un animal pris au piège surveillant son ravisseur avant de bondir.

En raison de l'habileté consommée grâce à laquelle il s'introduisit dans l'entourage de Trotsky, s'y fit admettre, réalisa sans hésiter l'ordre épouvantable, et s'en tint strictement à la ligne de conduite fixée pour lui par les staliniens, Jacson peut être considéré comme l'un des produits les plus finis de la machine terroriste du Guépéou.

TUEUR PROFESSIONNEL DU GUEPEOU

Nous pouvons maintenant retourner en arrière sur quelques-uns des précédents assassinats perpétrés par le Guépéou contre nos camarades et commencer à déterminer le rôle sinistre que joua Frank Jacson.

En février 1938, Léon Sedov tomba gravement malade et dut subir une opération au ventre. Il fut emmené dans un hôpital. D'une manière ou d'une autre il y eut des fuites et les staliniens l'apprirent. Léon Sedov mourut quelques jours après dans des circonstances tout à fait mystérieuses.

— Quelle est votre opinion sur la mort de Sedov ? demanda le juge Trujillo à l'interrogatoire préliminaire.

L'assassin hésita, chercha ses mots, et répliqua maussadement :

— Seulement ce qui a été écrit sur la question.

— Etait-ce le Guépéou ?

— Oui. Le Guépéou tua Léon Sedov. »

Déclaration tout à fait intéressante. Etait-ce seulement une phrase échappée par hasard, un aveu non voulu d'une vérité bien connue chez les agents du Guépéou ? Etait-ce plutôt le summum de la manœuvre consistant à égarer les recherches — une tentative consciente de faire une séparation totale entre lui et le Guépéou, en impliquant : le Guépéou a fait CE travail et PAS CELUI-LA ? La dernière hypothèse semble la plus probable. Elle expliquerait son hésitation lorsqu'on lui posa la question pour la première fois — devait-il mentir ? était-ce nécessaire ? « Seulement ce qu'on a écrit à ce sujet... » Réponse prudente lui permettant de gagner du temps pour réfléchir au danger que comportait la réponse exacte : « Oui, le Guépéou assassina Léon Sedov. »

Juste à la veille de la Conférence mondiale de la IVe Internationale, en septembre 1938, Rudolf Klement, secrétaire de l'organisation, fut kidnappé. Une lettre falsifiant son écriture fut envoyée à Trotsky de Perpignan, petite ville du Midi de la France que Jacson connaît fort bien. Cette lettre, en des termes presque identiques à ceux de la lettre d' « aveux » de Jacson, faisait état de la « désillusion » de Klement envers sa prétendue découverte, selon laquelle Trotsky négociait pour faire un pacte avec « Hitler ».

Il devint clair que la « lettre de Klement » était l'œuvre du Guépéou, quelques jours après, lorsqu'on trouva le corps de Klement dans la Seine à Paris. La tête, les bras et les jambes avaient été amputés par quelqu'un de familiarisé avec l'anatomie.

Jacson fut fier de montrer au cours d'un repas sa connaissance générale de l'anatomie. Avec un couteau bien aiguisé, un poulet rôti semblait se découper presque tout seul dans ses mains.

Pourquoi Klement fut-il tué ? Trotsky pensait que c'était parce qu'il était tombé sur une information de la plus grande importance concernant le Guépéou. L'identité d'un provocateur, peut-être la preuve que le Guépéou assassina Léon Sedov et était en train de préparer l'assassinat de Trotsky.

Jacson connaissait David Alfaro Siqueiros, le dirigeant de l'attentat du 24 mai. Jacson déclara au juge Trujillo que, « par hasard », il donna à Sylvia Ageloff comme son adresse de travail à Mexico une maison nommée « Ermita » qui était fréquentée par David Alfaro Siqueiros.

Il est facile maintenant de reconstituer ce qui se passa la nuit du 24 mai. Jacson sonna pendant que Harte était de garde. Harte demanda de qui et de quoi il s'agissait. « C'est Jacson ; j'ai un message de la plus grande importance. » Harte, qui connaissait Jacson comme l'assassin le reconnut lui-même, ouvrit la porte, la retenant par le verrou de sûreté. Il vit Jacson, qu'il reconnut comme un ami de la maison. Il vit les agents du Guépéou déguisés en policiers mexicains, les prit pour de vrais policiers, et ouvrit la porte.

C'est la raison pour laquelle Harte fut tué. Il aurait pu identifier l'agent du Guépéou qui le trompa à la porte. Cette partie de l'attentat du 24 mai, l'une des plus mystérieuses, peut maintenant être considérée comme résolue. De même, Jacson peut être considéré comme le mystérieux « Juif français » qui parlait l'espagnol avec un fort accent français, qui donna des ordres à Siqueiros, qui arriva dans une Packard-noire immatriculée de New-York, qui paya les participants à l'attentat du 24 mai.

Nous pouvons imaginer la scène qui se passa au quartier général du Guépéou à New-York lorsque Jacson revint faire son rapport sur l'échec de l'attentat du 24 mai :

« Retournez et finissez vous-même le travail ; ou alors... »

LA REACTION DEVANT LA MORT DE TROTSKY

L'indignation et la douleur se répandirent dans la classe ouvrière mondiale après l'annonce de l'assassinat de Trostky par Staline. Des télégrammes et des lettres parvinrent par centaines de tous les pays où la censure permit leur passage. L'une après l'autre, les organisations ouvrières du Mexique passèrent des résolutions condamnant le meurtre de Trotsky par le Guépéou.

Le président Lazaro Cardenas publia une déclaration cinglante dénonçant les auteurs du meurtre, les appelant des « agents d'une puissance étrangère » et des « traîtres » au Mexique.

Seuls les amis et les agents du Guépéou restèrent silencieux ou essayèrent d'insinuer que les « aveux » de Jacson correspondaient à la vérité. *El Popular*, le journal de Lombardo Toledano, par exemple, publia la déclaration de l'assassin de Trotsky en première page, avec le titre suivant : « Aveu sensationnel de l'assassin de Léon Trotsky Il lance de terribles accusations contre le chef décédé de la IVe Internationale. » Ce fut la version la plus importante que *El Popular* donna de l'assassinat, étant donné qu'il n'est en fait qu'un organe du Guépéou.

D'une manière plus prudente, *El Popular* exprime les mêmes sentiments envers Trotsky que David Serrano devant le juge Trujillo. Serrano, membre du bureau politique du parti communiste mexicain et supposé être le représentant du Guépéou dans cet organisme, fut arrêté en liaison avec l'attentat du 24 mai. Ce fut lui qui commanda les uniformes de police qui servirent de déguisement aux assaillants. C'est sa femme qui fut l'une des espionnes qui séduisirent les policiers de garde à la maison de Coyoacan.

« La IIIe Internationale est opposée au terrorisme individuel, déclara cyniquement Serrano à l'interrogatoire du juge Trujillo, mais je ne serais pas fâché qu'il arrive quelque chose à Trotsky. »

« Vous rendez-vous compte qu'une déclaration de ce genre peut aller contre vous dans votre cas ? » demanda le juge étonné.

« Je m'en rends compte, mais c'est ce que je pense. »

Ceci se passait le 1er août, moins de trois semaines avant l'assassinat. C'était l'ordre du représentant du Guépéou de finir le travail.

Parmi ceux qui travaillaient pour le compte du Guépéou dans la campagne contre Trotsky se trouve Frank Jellinek. Connu depuis longtemps comme étant pour le moins un sympathisant très proche des staliniens, cet homme vint au Mexique à la fin de 1937. Il essaya de voir Trotsky, mais ne fut pas admis. Plus tard, il vint à la Conférence de presse que Trotsky donna après le verdict de la commission Dewey, selon lequel il était innocent des accusations portées contre lui au cours des procès de Moscou. Jellinek vint avec son ami Frank Kluckhohn et dut être rappelé à l'ordre par Trotsky en raison du scandale qu'il provoquait. Vu fréquemment en compagnie de dirigeants staliniens au Mexique, il écrivit des rapports sur l'attentat du 24 mai, conformes à la thèse du Guépéou. Beaucoup plus significatif dans le cas de Jellinek est le rôle qu'il joua lorsque Trotsky comparut devant la chambre de justice de Coyoacan pour répondre à des questions de l'avocat de Serrano, Pavon Flores. Bien que Flores soit un membre du bureau politique du parti communiste mexicain et l'un de ceux qui y restèrent après « l'épuration » de mars, qui préparait l'attentat du 24 mai, il consulta Jellinek dans la salle si fréquemment que cela donna à Jellinek l'allure de quelqu'un ayant la plus grande autorité.

Après le meurtre de Trotsky, Jellinek écrivit un rapport dans *P. M.*, qui tentait de grossir la description faite par Jacson de fractions se combattant violemment dans la IVe Internationale jusqu'à en faire l'origine de l'assassinat. Jellinek déclara que « des fractions concurrentes sont maintenant en train de se disputer le corps de Trotsky ». Quelles fractions concurrentes ? Celles de James P. Cannon et d'Albert Goldman ! (*P. M.*, 23 août.)

La défense du Guépéou par Jellinek est aussi stupide que les « aveux » de Jacson. La main qui devient habile pour le maniement du pic perd sa dextérité lorsqu'elle a à manier une plume.

LES DERNIERS JOURS EN COMPAGNIE DE TROTSKY

Pendant les travaux transformant la maison en forteresse, Trotsky se promenait souvent dans le patio, suggérant des changements ou des améliorations. Cependant, il n'était pas heureux d'avoir à vivre dans un tel cadre. Il me disait souvent : « Cela me rappelle la première prison où j'ai été enfermé, à Kirghizan. Les portes résonnaient de la même manière lorsqu'elles se fermaient. Ce n'est pas une maison ; c'est une prison médiévale. »

C'était en fait une prison. Trotsky était forcé de vivre entre ces murs de vingt pieds de haut comme s'il subissait une peine dans une prison tsariste.

Un jour, il me surprit en train de regarder les nouvelles tours. Ses yeux brillaient comme ils avaient coutume de faire lorsqu'il souriait de cette manière chaude et intime, avec le coup d'œil et le signe de tête qu'il avait pour mettre quelqu'un dans ses confidences.

« Belle civilisation que nous avons, pour être encore forcé de faire de telles constructions », dit-il, levant les sourcils avec bonne humeur.

« Oui, répondis-je — ce n'était pas la première fois qu'il me faisait cette remarque — de telles constructions pour en venir à un système économique organisé d'une manière rationnelle. »

« Avoir à passer toute une vie là-dessus ! »

Le chaud soleil mexicain éclairait ses traits d'aigle et faisait ressortir ses cheveux blancs broussailleux sur le fond noir des vignes derrière lui. Ses yeux ne me regardaient plus, mais contemplaient les

tours, et, soudainement, je pensais comment la vie de travail d'un bolchevik pourrait apparaître vue un millier d'années plus tard.

Le vieux éduquait ceux qui l'entouraient de cette manière, à moitié plaisantant, transformant ses propres désagréments en quelque chose de valable pour les jeunes qui l'entouraient.

Trotsky aimait la campagne mexicaine ; il aimait s'asseoir auprès d'un bon chauffeur et quitter les grandes routes bitumées pour quelque route obscure, pleine de trous, de galets, de boue et de cactus aux piquants acérés. De telles routes lui rappelaient les anciens temps des campagnes avec l'Armée Rouge. Mais ces excursions, qu'il appelait des « promenades », étaient dangereuses, et le Vieux devait se refuser ces plaisirs parfois pendant des mois.

Durant la dernière « promenade », le Vieux dormit plus que de coutume. Comme s'il était fatigué et que ce fût la première occasion depuis longtemps pour lui de se reposer. Il s'étendit sur le siège derrière moi et dormit depuis Cuernavaca presque jusqu'à Amecameca, où les volcans Popocatapetl et Ixtaccihualt, la femme endormie, rassemblent de grands nuages floconneux autour de leurs sommets blancs. Pendant qu'une autre voiture faisait le plein d'essence, nous nous arrêtâmes près d'une vieille hacienda avec des murs hérissés de tours en contre-fort. Le Vieux regarda les murs avec intérêt : « Un beau mur, mais médiéval. Comme notre propre prison. »

Comme nous approchions de Coyoacan, il se laissa glisser en bas du siège, de telle sorte que sa tête ne soit pas en vue, car de chacune des fenêtres donnant sur la rue aux alentours de la maison pouvait partir une rafale de mitrailleuse.

« La prochaine fois, nous devrons avoir deux des meilleurs chauffeurs dans la voiture », dit le Vieux. Il pensait au danger que représentaient ces « promenades » agréables et à la possibilité que le chauffeur soit tué. Mais il n'y eut plus d'autre « promenade » pour appliquer cette suggestion. Depuis l'attentat du 24 mai jusqu'à la semaine précédant sa mort, Trotsky travailla à démasquer le Guépéou, combattant ses agents et ses complices, tels que Lombardo Toledano, qui poursuivait une campagne enragée de discrédit, de calomnies et d'infectes attaques personnelles, sous le mot d'ordre du Guépéou revenant comme une litanie : « Expulsez le traître Trotsky du Mexique. »

Le samedi précédant l'attentat, Trotsky me dit qu'il avait pratiquement fini son travail démasquant les responsables de l'attaque du 24 mai, et qu'il comptait maintenant revenir à son « pauvre livre négligé sur Staline ». Mais avant de s'y mettre, il voulait savoir ce que je pensais de son projet d'écrire quelque chose sur la question du militarisme. Nous discutâmes la forme et le contenu d'un tel article, afin de savoir si ce serait un article pour *Fourth International* ou pour le *Socialist Appeal*, ou un article non signé, en raison des conditions mondiales.

La thèse de son projet, selon ses propres mots, tels que je me les rappelle, était la suivante : « Nous devons maintenant lutter pour en finir avec tous les résidus de pacifisme dans nos propres rangs. Ce pacifisme n'est pas seulement un héritage de notre entrée dans le parti socialiste, mais aussi un héritage de la dernière guerre impérialiste. Même les bolcheviks, en 1914, n'avaient pas la perspective de la prise du pouvoir. Notre politique, à ce moment-là, découlait plus ou moins du point de vue d'une opposition irréductible à la politique officielle du gouvernement. Même Lénine, lorsqu'il était en Suisse, écrivit quelques articles dans lesquels il disait que la deuxième ou la troisième génération verrait le socialisme, mais que nous ne la verrions pas. Maintenant, la situation mondiale est bien plus mûre qu'à ce moment-là. Notre politique doit découler de la perspective de la prise du pouvoir. Il y aura, dans la période qui vient, des situations révolutionnaires les unes après les autres. Ce sera une période riche en situations révolutionnaires. Tout d'abord, il y aura des défaites. Elles sont inévitables ; mais nous en tirerons des enseignements. Il est inévitable aussi que nous ayons des victoires. Une bonne victoire peut changer toute la situation mondiale. Il n'est pas exclu que vous puissiez prendre le pouvoir aux Etats-Unis dans la période à venir. »

Nous discutâmes de cette thèse à plusieurs reprises au cours de la soirée. J'expliquai à Trotsky, d'après ma propre expérience, qu'il était très facile d'écrire une brochure sur la guerre, en en décrivant les causes et les horreurs, mais qu'il était beaucoup moins facile de dire aux ouvriers les premiers pas qu'ils avaient à faire, et que cette difficulté venait du fait que nous n'avions pas encore complètement déterminé notre politique par rapport au sentiment pacifiste. Je lui fis également part de ma réaction en présence des victoires d'Hitler, indiquant qu'elles ne reflétaient pas tant la force du fascisme que le pourrissement de l'impérialisme démocratique, pourrissement que nous n'avions pas encore mesuré dans toute sa profondeur et qui montrait clairement que nous étions plus près du pouvoir que nous ne l'avions pensé, qu'il faudrait peu de chose à la classe ouvrière pour en démolir tout l'édifice. « Bien sûr, dit Trotsky ; bien, j'aurai tout le temps pour penser au problème dans la journée de demain », se référant aux ordres du docteur, selon lesquels il devait rester au lit pour se reposer durant la journée du dimanche. Mais il s'intéressait tellement à cette thèse qu'il alla dans son bureau et commença à dicter immédiatement. J'entendais sa forte voix vibrante dictant au dictaphone, avec un fréquent « totchka ! », jusqu'à 9 h. 30 ce soir-là et à nouveau le lundi matin. Il avait trouvé un excellent début pour son article, me dit-il juste avant déjeuner, utilisant comme point de départ le « misérable article » de Dwight Macdonald, publié dans *Partisan Review*, que je lui avais souligné. Il mentionnait aussi quelques-unes des tendances pacifistes dans le groupe minoritaire qui avait scissionné d'avec la IVe Internationale et qu'il avait l'intention d'utiliser avec le pacifisme « misérable et méprisable » de Norman Thomas comme illustration à son article.

Le premier projet était tapé à la machine, sur son bureau, au moment où il fut attaqué. Connaissant les méthodes de travail de Trotsky, je suis sûr qu'il avait condensé ses idées principales ; les exemples et les citations manquaient en général ; il est possible qu'il ne fut pas encore arrivé à la formulation de l'idée principale. Mais l'attaque contre le pacifisme, telle qu'il l'exprimait dans sa conversation avec moi, fera certainement son chemin dans la IVe Internationale tout entière dans la période à venir (1).

LES FUNERAILLES DE TROTSKY

Le 22 août, les funérailles de Trotsky furent organisées selon la coutume mexicaine. Un cortège suivit le cercueil lentement le long des rues. Une foule énorme suivit, depuis la chambre funéraire jusqu'au Panthéon, plus de 12 kilomètres. Au pas d'enterrement, la procession traversa une des régions ouvrières les plus peuplées de Mexico. Les rues étaient remplies de chaque côté par les gens les plus humbles de cette ville que Trotsky avait appris à aimer durant les dernières années de sa vie. Lorsque le cercueil approchait, recouvert d'un drapeau rouge, ils retiraient leur chapeau et restaient silencieux sur son passage.

Au Panthéon, trois des amis de Trotsky parlèrent sur sa tombe. Albert Goldman, qui avait défendu Trotsky devant la commission John Dewey, assura au peuple du Mexique, le seul pays qui accepta de lui donner asile, que son corps resterait définitivement ici. Il parla de la perte irréparable que la mort de Trotsky représentait pour la classe ouvrière mondiale.

Garcia Trevino, ancien dirigeant de la C.T.M., l'un des fondateurs d'*El Popular* et socialiste bien connu, condamna Lombardo Tole-

(1) Cet article inachevé paraît dans le numéro d'août 1946 de *La IVe Internationale*.

dano et sa cohorte stalinienne comme les responsables directs de la préparation intellectuelle du meurtre de Léon Trotsky. Il appela les ouvriers mexicains à purger leurs rangs de ces agents et amis perfides et vénaux du Guépéou.

Grandizo Munis, l'un des dirigeants de la section espagnole de la IVe Internationale, qui combattit en Espagne et y fut emprisonné par le Guépéou, souligna les événements principaux de la vie de Trotsky, particulièrement sa lutte contre la dégénérescence de la Révolution russe incarnée par Staline ; Grandizo termina son discours par les derniers mots de Trotsky traduits en espagnol : « *Estoy seguro de la victoria de la Cuarta Internacional. Adelante !* »

Du 22 août au 27 août, le corps de Trotsky fut gardé dans la chambre funéraire, en attendant une réponse du gouvernement des Etats-Unis à la demande faite de transporter le corps à New-York pour une cérémonie funéraire. Une garde d'honneur, composée d'ouvriers mexicains et de collaborateurs de Trotsky, restait vingt-quatre heures par jour auprès du cercueil. Il y avait un défilé continuel de ceux qui voulaient honorer une dernière fois Trotsky. Le 27 août, on évalua à trois cent mille le nombre des personnes qui avaient défilé devant le cercueil. C'étaient pour la plupart de pauvres gens, chargés de labeur; beaucoup d'entre eux avec des vêtements déchirés et les pieds nus. Ils passaient silencieusement, la tête penchée.

Du monde entier, des télégrammes et des lettres exprimant la douleur la plus profonde furent envoyés à Coyoacan. Toutes les sections de la IVe Internationale, là où c'était possible, envoyèrent des messages de solidarité, faisant le vœu de continuer la lutte pour les idées de Trotsky.

Le président Lazaro Cardenas et Mme Cardenas rendirent visite à Natalia et exprimèrent leur indignation devant ce crime, ainsi que leur sympathie profonde envers Natalia. Ils l'assurèrent qu'ils « comprenaient fort bien où des lettres du genre de celle trouvée dans la poche de l'assassin avaient été fabriquées », et qu'elle n'avait « pas à s'inquiéter à ce sujet ».

Le 26 août, le département d'Etat du gouvernement des Etats-Unis refusa catégoriquement la permission de transporter le corps de Trotsky aux Etats-Unis pour une cérémonie funéraire. La classe capitaliste décadente, entrant dans la dernière étape de l'époque des guerres et des révolutions d'où surgira le socialisme, fait bien de se tenir en état de sainte terreur envers toute chose associée à Léon Trotsky !

⁂

Ainsi mourut notre camarade, notre ami, notre maître. Il voyait l'avenir comme s'il y vivait déjà et, comme Marx, Engels et Lénine, employa toute sa formidable énergie pour éveiller la classe ouvrière à l'idée de prendre la voie nécessaire vers cette société future. Trotsky n'eut jamais peur de la mort et ne crut jamais en Dieu ou dans une autre vie. « Tout ce qui est fait pour vivre est fait pour périr. » Il souhaitait qu'on se souvienne de lui uniquement en fonction de ses actes et de ses idées révolutionnaires, et ceux-ci seulement de telle sorte qu'ils soient utilisés dans le sens de la lutte libératrice de la classe ouvrière. Il s'était opposé à la momification du corps de Lénine et exprima le désir, à Natalia, que lors de sa mort son corps soit brûlé. Que le feu consume tout ce qui pourrit ! Le 27 août, ce vœu fut réalisé. Ce jour-là, il n'est pas douteux que nombre de ses amis pensèrent à l'une des citations favorites de Trotsky : « *Ni rire, ni pleurer ; mais comprendre.* »

LEV DAVIDOVITCH

par Karl MEYER

Lorsque Engels, le patriarche respecté de la social-démocratie internationale, s'éteignit paisiblement à Londres, chargé d'ans, la fin du siècle approchait, qui séparait les révolutions bourgeoises des révolutions prolétariennes, le jacobinisme du bolchévisme. La transformation du monde, annoncée par Marx, allait devenir la tâche immédiate, et les révolutionnaires allaient avoir à affronter les pires vicissitudes. Et, en fait, les têtes des trois plus grands dirigeants révolutionnaires après Engels subirent les coups de la réaction. L'historien de demain ne manquera pas d'y voir des marques caractéristiques de notre époque. De la même manière ne manquera-t-il pas de voir les origines de ces coups. La tête de Lénine fut transpercée d'une balle par la « socialiste révolutionnaire » Fanny Kaplan. La tête de Rosa Luxembourg fut fracassée par les crosses de fusil de la soldatesque du « social-démocrate » Noske. La tête de Trotsky fut ouverte d'un coup de hache par un des mercenaires du « communiste » Staline.

Notre époque de crises, avec ses tournants brusques et son rythme fiévreux, dévore les hommes et les partis de plus en plus rapidement. Ceux qui, hier encore, représentaient la révolution deviennent les instruments de la plus noire réaction. Cette lutte entre la tête du processus historique et sa croupe lourde et traînante s'exprima sous sa forme la plus dramatique dans le duel entre Trotsky et Staline, précisément parce que cette lutte se déroula sur la base d'un Etat ouvrier déjà établi. Trotsky, porté au sommet du pouvoir par l'explosion révolutionnaire des masses, persécuté et harcelé lorsque les défaites du prolétariat succédèrent les uns aux autres, devint l'incarnation même de la révolution.

Il était servi par un physique étonnant. Ce qui vous frappait à première vue était son front — extraordinairement haut, vertical, et non découvert par la calvitie. Ensuite c'était ses yeux, bleus et profonds, avec un regard puissant et sûr de son pouvoir. Durant son séjour en France, Lev Davidovitch devait très souvent voyager incognito en vue de simplifier le problème de sa protection. Il devait alors raser sa barbe et peigner ses cheveux sur le côté en faisant une raie. Mais lorsque venait le moment de quitter la maison et de se mêler à la foule, je m'inquiétais toujours : « Non, c'est réellement impossible... le premier venu le reconnaîtra, il ne peut changer son regard... » Mais lorsque Lev Davidovitch commençait à parler, c'est sa bouche qui attirait l'attention. Qu'il parlât en russe ou dans une langue étrangère, ses lèvres se contractaient pour énoncer les mots distinctement. Il s'irritait lorsqu'il avait à suivre un discours confus et précipité de la part des autres, et s'efforçait toujours de s'exprimer tout à fait distinctement. Ce n'est que lorsqu'il s'adressait à Natalia Ivanovna en russe qu'occasionnellement sa prononciation devenait plus rapide et moins articulée, descendant

parfois jusqu'au murmure. Dans les conversations avec des visiteurs dans son bureau, ses mains, qui au début reposaient sur le bord de la table de travail commençaient bientôt à faire des gestes amples et fermes, comme pour aider ses lèvres à modeler l'expression de sa pensée. Son visage, avec son halo de cheveux, son port de tête, et son allure générale étaient toujours fiers et dignes. Il avait une taille au-dessus de la moyenne, avec une forte poitrine et un dos large et athlétique, en comparaison desquels ses jambes semblaient un peu frêles. Il est certainement plus facile pour quelqu'un qui lui rendit visite une fois de dire ce qu'il remarqua dans le visage de Trotsky que pour quelqu'un qui fut à ses côtés pendant de nombreuses années dans les circonstances les plus diverses.

La seule chose que je n'aie jamais vue est la moindre expression de vulgarité. Et il n'y avait guère plus de chance d'y trouver ce qu'on nomme bonhomie. Mais une certaine douceur ne manquait pas, qui avait sans doute son origine dans la formidable intelligence dont vous sentiez toujours qu'elle était capable de tout comprendre. Ce que vous remarquiez couramment était un enthousiasme juvénile qui entreprenait toute chose joyeusement et qui en même temps était suffisamment fort pour entraîner les autres à coopérer dans l'entreprise. Lorsqu'il s'agissait de fustiger un adversaire, cette sorte de gaieté se changeait rapidement en ironie, âpre et malicieuse, alternant avec une expression de mépris, et lorsque l'ennemi était particulièrement grossier, vous pouviez, pour un instant, presque trouver une pointe de malveillance. Mais sa vivacité se retournait rapidement. « Nous les mettrons à leur place », disait-il alors avec animation. Dans l'isolement de l'exil, les circonstances les plus dramatiques dans lesquelles je pus voir Trotsky étaient ses conflits avec la police ou les incidents avec des adversaires de mauvaise foi. Dans ces moments-là sa figure se durcissait et ses yeux lançaient des éclairs, comme si soudainement cette puissante volonté, qui ordinairement ne peut être jugée que par l'œuvre de sa vie entière, s'était concentrée dans le regard. Alors il était clair pour n'importe qui que rien, rien au monde n'aurait pu le faire reculer d'un pouce sur ses positions.

Comment il travaillait

Dans la vie quotidienne, cette puissance de volonté se dépensait dans un travail sévèrement organisé. Le moindre dérangement non motivé l'irritait à l'extrême : il haïssait les conversations décousues, les visites non annoncées, les retards ou les lacunes dans l'exécution des engagements. A coup sûr il n'y avait rien de pédant dans tout cela. Si une importante question venait se poser, il n'hésitait pas un seul instant à changer tous ses plans, mais il fallait qu'elle en vaille la peine. Si elle avait le moindre intérêt pour le mouvement, il aurait donné sans compter toute son énergie et tout son temps, mais il se montrait on ne peut plus avare de ces derniers lorsque l'insouciance, la légèreté ou la mauvaise organisation des autres menaçaient de les gaspiller en pure perte. Il amassait les plus petites parcelles de temps, la matière la plus précieuse dont la vie soit faite. Toute sa vie personnelle était rigidement organisée en fonction de la qualité que l'on appelle l'unité de but. Il avait établi une hiérarchie des tâches, et menait à bonne fin quoi que ce soit qu'il entreprenne.

En règle générale, il ne travaillait jamais moins de douze heures par jour, et parfois plus, lorsque c'était nécessaire. Il restait à table le

moins longtemps possible, et après avoir partagé les repas avec lui pendant des années, je peux dire n'avoir jamais remarqué la moindre marque de joie sur son visage pour quoi que ce soit qu'il mange ou boive. « Manger, s'habiller, toutes ces misérables petites choses que l'on doit recommencer chaque jour... », me dit-il une fois.

Il trouvait sa seule diversion dans une grande activité physique. La simple marche était à peine un repos. Il marchait rapidement et en silence et on pouvait voir que son esprit était toujours au travail. De temps à autre il posait une question : « Quand avez-vous répondu à cette lettre ? » ; « Pouvez-vous me trouver cette citation ? ». Seuls, les exercices violents lui donnaient quelque repos. En Turquie, cela consistait à chasser et spécialement à pêcher, la pêche en haute mer, compliquée et agitée, où le corps devait se dépenser sans repos. Lorsque la pêche avait été bonne, c'est-à-dire très fatigante, il recommençait à travailler au retour avec un enthousiasme redoublé. Au Mexique, où la pêche était impossible, il inventa le ramassage des cactus, d'un poids énorme, sous un soleil de feu.

Evidemment, les nécessités de sa sécurité entraînaient certaines obligations. Durant les onze ans et demi de sa troisième émigration, ce fut seulement pendant quelques mois, à certains moments durant son séjour en France et en Norvège, que Lev Davidovitch put se promener à peu près librement, c'est-à-dire sans garde, dans la campagne environnant sa maison. En règle générale, chacune de ses excursions constituait une petite opération militaire. Il était nécessaire de préparer tout à l'avance, et de fixer sa route soigneusement. « Vous me traitez comme si j'étais un objet », disait-il parfois, dissimulant sous un ton plaisant l'impatience qu'il pouvait y avoir dans sa remarque.

Il exigeait le même esprit méthodique qu'il observait lui-même dans son travail de la part des camarades qui l'aidaient. Plus ils étaient près de lui, plus il exigeait d'eux et moins il s'embarrassait de formalités. Il désirait la précision en chaque chose : une lettre non datée, un document non signé l'irritait toujours, comme en général toute chose faite négligemment ou par-dessous la jambe. Faites bien quoi que ce soit que vous ayez à faire, faites-le jusqu'à ce que vous ayez fini. Et dans cette règle il ne faisait pas de distinction entre les petites choses de chaque jour et le travail intellectuel : développez votre pensée jusqu'à sa conclusion est une expression que l'on retrouve couramment sous la plume. Il avait toujours une grande sollicitude pour la santé de ceux qui l'entouraient. La santé est un capital révolutionnaire qui ne doit pas être gaspillé. Il se mettait en colère lorsqu'il voyait quelqu'un lire sous une mauvaise lumière. Il est nécessaire de risquer votre vie pour la révolution sans hésitation, mais pourquoi abîmer vos yeux alors que vous pouvez lire confortablement et intelligemment ?

Les conversations de Trotsky

Dans les conversations avec Trotsky, ce qui frappait principalement les visiteurs était sa capacité à s'orienter dans une situation nouvelle. Il était capable de la replacer dans sa perspective générale, et en même temps de toujours donner un avis concret et immédiat. Pendant sa troisième émigration il eut souvent l'occasion de discuter avec des visiteurs venant de pays avec lesquels il n'était pas familiarisé directement, par exemple les Balkans ou l'Amérique latine. Il ne connaissait même pas leur langue, ne suivait pas leur presse, et n'avait jamais étudié particulièrement leurs problèmes spécifiques. D'abord il laissait son inter-

locuteur parler, prenant de temps à autre quelque notes brèves sur un morceau de papier placé devant lui, demandant parfois quelques détails. « Combien de membres ce parti a-t-il ? » ; « Cet homme politique n'est-il pas un avocat ? ».

Ensuite il parlait, et la masse d'informations qui lui avaient été données se trouvaient coordonnées. Bientôt on pouvait distinguer les différents mouvements des diverses classes et des diverses couches au sein de ces classes, puis, relié à ces évolutions, on pouvait voir le rôle des divers partis, groupes et organisations, et la place et l'activité des diverses figures politiques, en fonction de leur profession et de leurs particularités personnelles, s'insérant logiquement dans la description. Le naturaliste français Cuvier se vantait couramment de son habileté à reconstituer un animal entier d'après un seul de ses os. Grâce à sa vaste connaissance des réalités sociales et politiques, Trotsky pouvait se consacrer à un travail semblable. Son interlocuteur était toujours étonné de voir à quel point il était capable de pénétrer la réalité du problème particulier, et quittait le bureau de Trotsky en connaissant un peu mieux son propre pays.

A chaque instant vous sentiez chez Trotsky un solide fonds d'expérience, pas seulement accumulé dans sa mémoire, mais classé et réfléchi longuement et profondément. On s'apercevait aussi que le regroupement de cette expérience s'était fait autour de principes indestructibles. Bien que Trotsky haïssait la routine, en dépit du fait qu'il cherchait toujours à découvrir de nouveaux fils directeurs, la moindre tentative d'innovation dans le domaine des principes lui faisait dresser l'oreille. « Couper la barbe de Marx », était l'expression qu'il employait devant toute tentative d'aligner le marxisme sur les idéologies à la mode, et il ne dissimulait pas son mépris envers elles.

Le style de Trotsky et ses méthodes littéraires

Le style de Trotsky est admiré universellement. C'est certainement celui qui peut être le mieux comparé à celui de Marx. Cependant, les phrases de Trotsky sont plus courtes que celles de Marx, dans lesquelles on découvre une riche érudition, spécialement dans les œuvres de jeunesse. Son vocabulaire, particulièrement dans ses écrits plus proprement politiques, est toujours plutôt limité. Ses phrases sont courtes, avec peu de subordonnées. Leur puissance a sa source dans leur vigoureuse construction, le plus souvent basée sur des oppositions souvent fortement appuyées et toujours bien équilibrées. Cette économie de moyens donne à son style une grande fraîcheur et, peut-on dire, une certaine jeunesse. Dans ses écrits, Trotsky est considérablement plus jeune que Marx.

Trotsky savait parfaitement se servir des avantages de la syntaxe russe dont les inflexions permettent la mise en relief des mots au sein de la phrase, donnent à l'expression de la pensée une force et un accent difficiles à atteindre avec les moyens limités des langues modernes. Mais aussi difficile à traduire, Lev Davidovitch exigeait une fidélité mathématique de la part de ses traducteurs, et en même temps se regimbait contre les règles grammaticales des langues étrangères qui interdisaient une expression aussi concise et directe de sa pensée. Comparé à celui de Lénine, le style de Trotsky est nettement supérieur en clarté et en élégance, sans pour cela lui céder en puissance. Les phrases de Lénine deviennent parfois embarrassées, trop lourdes, inorganisées. Il semble que la pensée paralyse parfois son expression. Trotsky dit une fois qu'on pouvait découvrir en Lénine un moujik russe s'élevant au

niveau du génie. Bien que le père de Lénine ait été un fonctionnaire provincial et celui de Trotsky un fermier, c'est Trotsky qui est le citadin au contraire de Lénine, sans aucun doute en raison de sa race. Cela peut être détecté à première vue dans la différence de style, sans que l'on fasse par là la moindre tentative de reporter cette opposition dans d'autres aspects de ces deux extraordinaires personnalités.

Lorsque Trotsky fut exilé en Turquie, le passeport que les autorités soviétiques lui donnèrent le désignait sous la profession d'écrivain. En fait, c'était un grand, un très grand écrivain. Si l'inscription des bureaucrates donne à sourire, c'est parce que Trotsky était beaucoup plus qu'un écrivain. Il écrivait avec facilité, et était capable de dicter pendant plusieurs heures en une seule séance. Mais ensuite il reprenait le manuscrit et le corrigeait soigneusement. Pour quelques-unes de ses grandes œuvres, comme l'« Histoire de la révolution russe », il y a deux projets successifs avant le texte définitif, mais dans la plupart des cas il n'y en a seulement qu'un. Son énorme production littéraire, dans laquelle on peut trouver des livres, des brochures, d'innombrables articles, des lettres, de rapides déclarations à la presse, et des notes de toutes sortes, est, il est inutile de le dire, inégale. Quelques parties sont plus travaillées les unes que les autres, mais il n'est pas une seule phrase dans aucune d'entre elles qui ait été négligée. On peut prendre cinq lignes au hasard de cette énorme collection d'écrits et y reconnaître chaque fois l'inimitable Trostky.

Leur volume est aussi impressionnant, et à lui seul témoignerait d'une rare volonté et d'une rare capacité de travail. Trente volumes des œuvres complètes de Lénine ont été réunis, et plus de trente-cinq volumes de correspondance et de notes isolées. Trotsky vécut dix-sept ans de plus que Lénine, mais ses écrits, livres et notes personnelles réunis, représenteraient certainement le triple. Dans les onze ans et demi de sa troisième émigration il constitua une œuvre qui emplirait honorablement une vie entière. On peut dire que jamais sa main ne lâcha la plume, et quelle main c'était !

Il vit dans ses livres

Trotsky a mis dans ses livres sa personnalité tout entière. Le contact personnel avec l'homme lui-même ne modifiait pas le portrait qui surgit à la lecture de ses œuvres, mais l'accentuait, le rendait plus précis : passion et raison, intelligence et volonté, le tout poussé à un degré extrême, mais en même temps se fondant l'un dans l'autre. Dans tout ce que Trotsky fit on a l'impression qu'il engagea tout son être. Il répétait souvent les paroles de Hegel : « Rien de grand n'est fait dans ce monde sans passion »; et il n'avait que du mépris pour les Philistins qui reprochaient leur « fanatisme » aux révolutionnaires. Mais l'intelligence était toujours présente, en harmonie miraculeuse avec le feu. Impossible de rêver découvrir un conflit : la volonté était indomptable parce que l'esprit voyait très loin. Il faudrait citer Hegel encore une fois : « Der Wille ist eine besondere Weise des Denkens. » (La volonté est un mode spécifique de la pensée.)

ENTREPRISE DE PRESSE
100, r. Réaumur - Paris (2e)
M. MARY, imprimeur
27-8612

Lisez

LA QUATRIÈME INTERNATIONALE

★

Abonnement pour 6 publications :

France	100 francs
Suisse	10 francs suisses
Belgique	60 francs belges

★

Correspondance :
Mme Demazière, 9 bis, rue d'Alésia, Paris - 14e

Compte Chèque postal :
Mlle de Gans, 5.301-04 Paris

Prix : **30** frs